

Traité de la petite verole, avec la maniere de guerir cette maladie, suivant les principes de Mr. Herman Boerhaave, et ceux des plus habiles medecins de notre tems / par M. De La Metrie.

Contributors

La Mettrie, Julien Offray de, 1709-1751
Boerhaave, Herman, 1668-1738. Aphorismi

Publication/Creation

A Paris ... : Chez Huart ... : Briasson ..., 1740.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/aj7tqf2t>

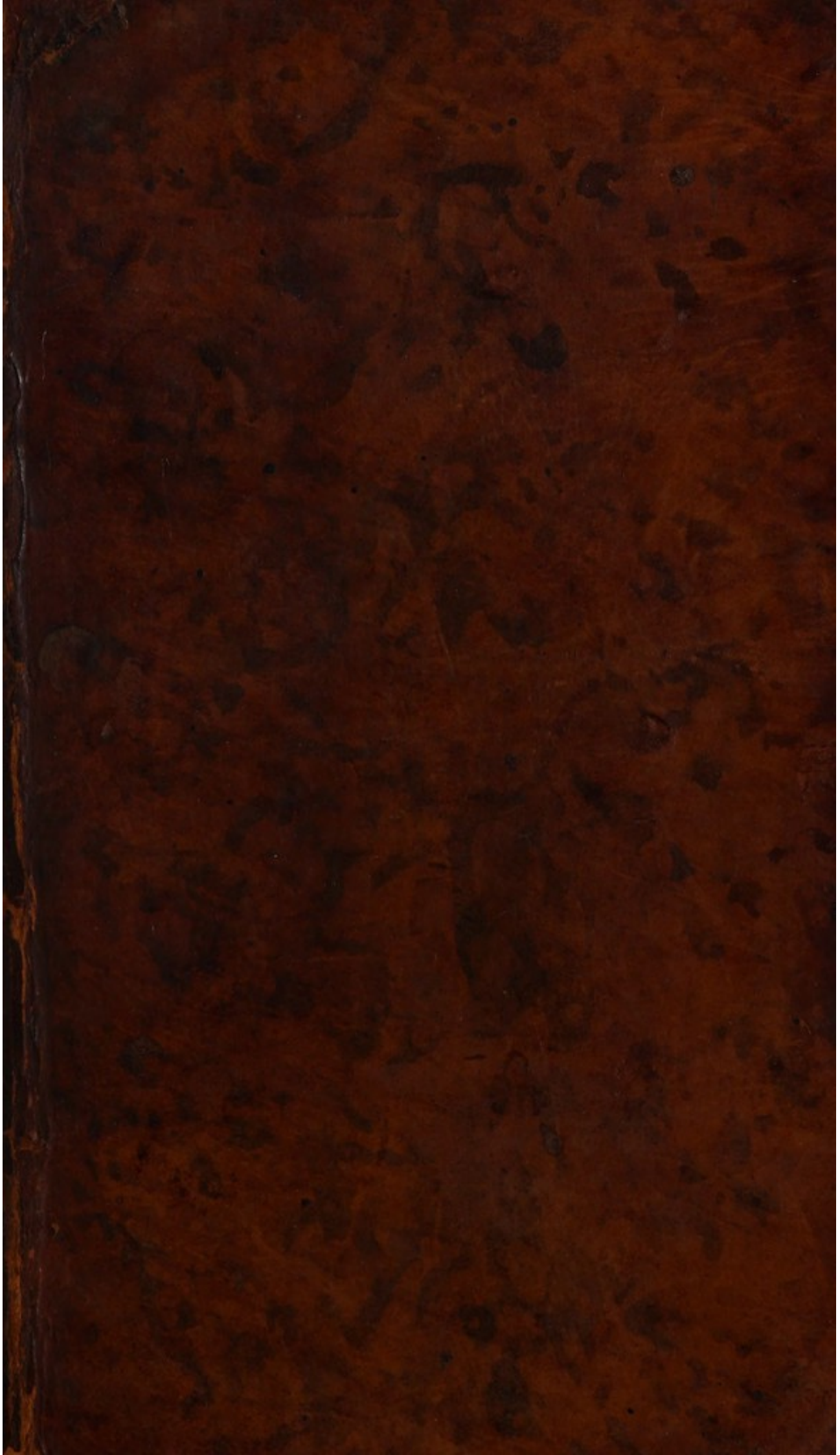
License and attribution

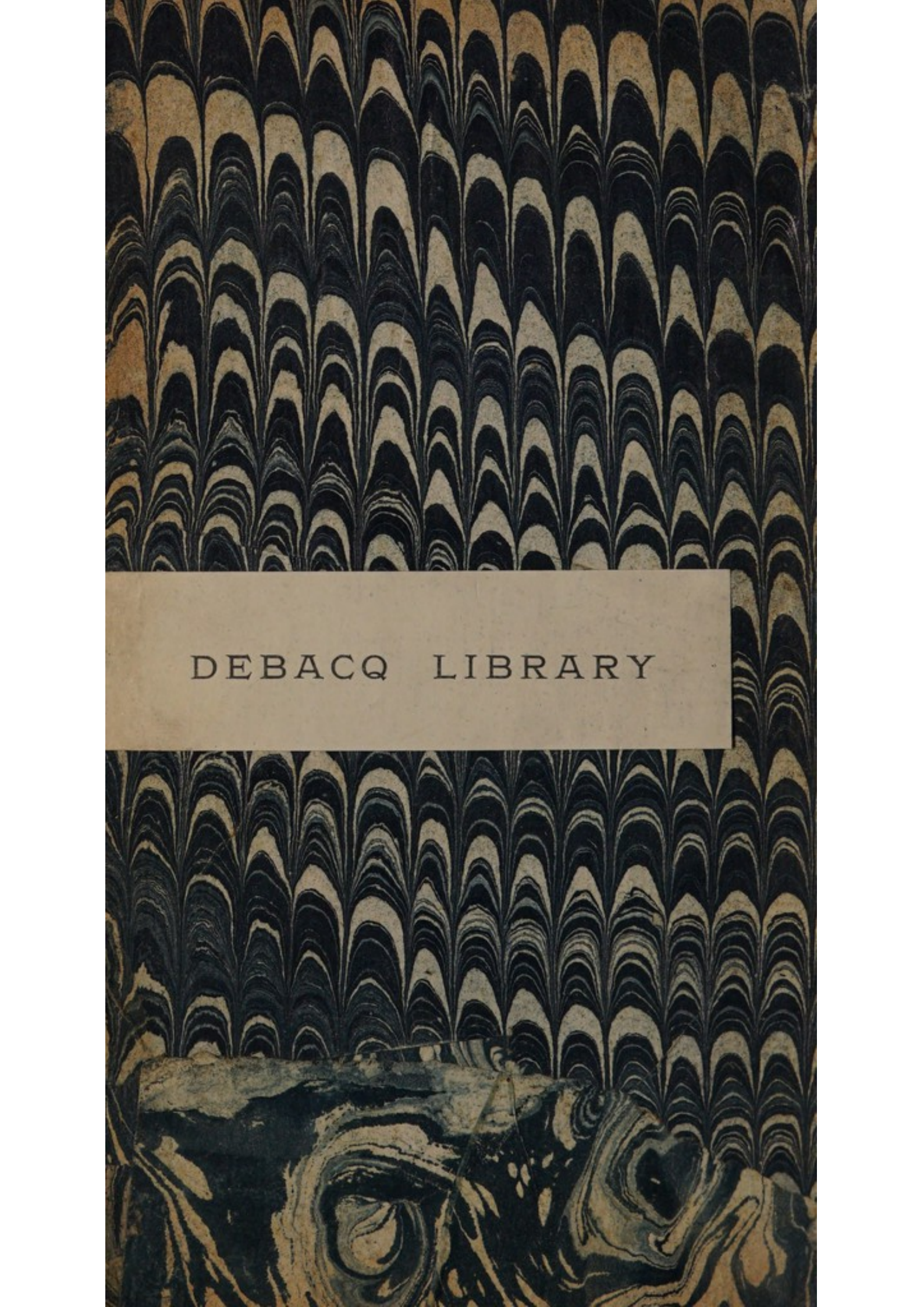
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

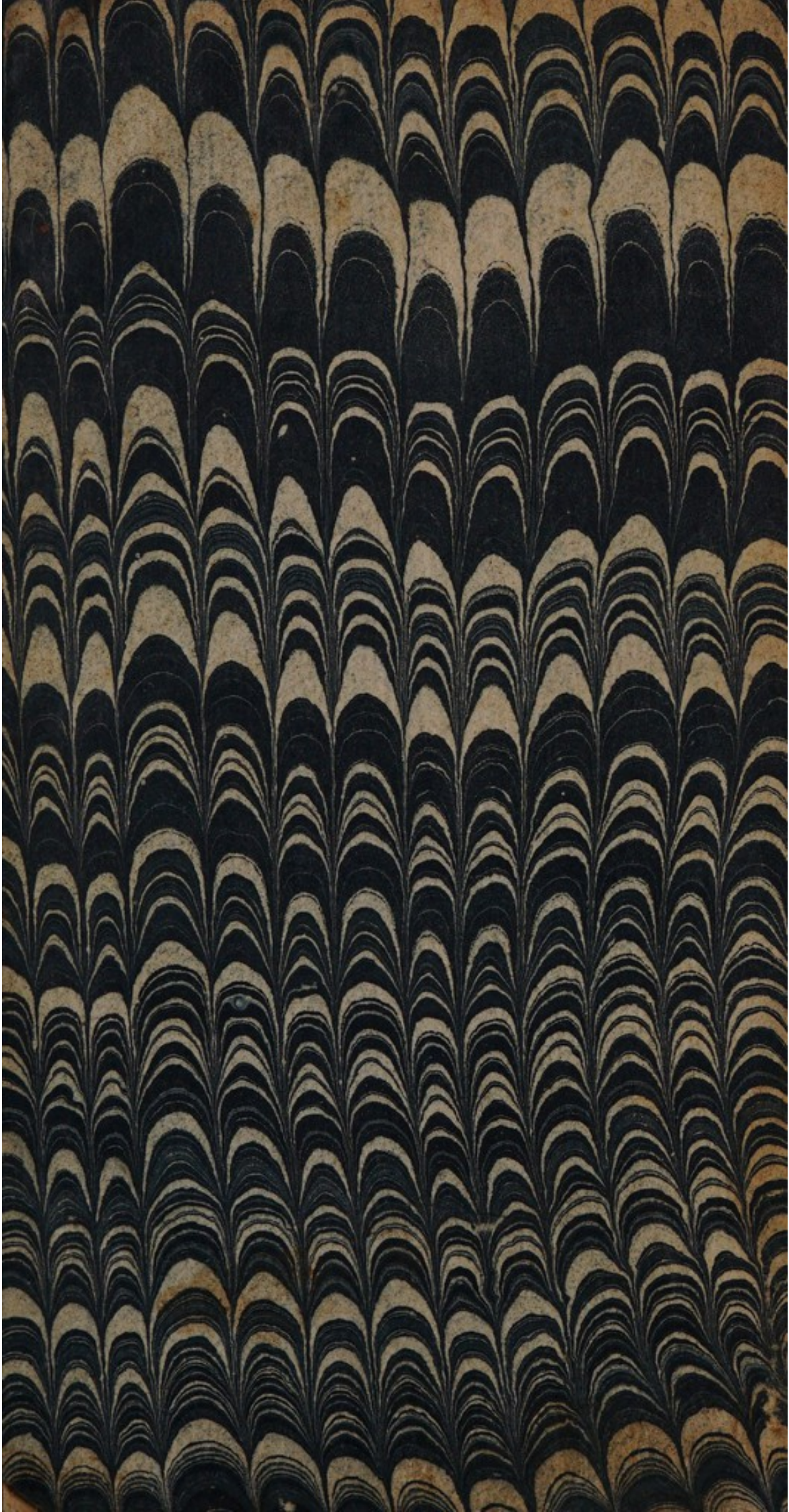
**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



The image shows a book cover with a marbled paper pattern. The pattern consists of vertical, repeating, teardrop-shaped motifs in dark blue, black, and light beige. A central horizontal label is pasted onto the cover, containing the text 'DEBACQ LIBRARY'. The bottom edge of the cover is torn, revealing a different, more abstract marbled pattern in shades of blue, black, and beige.

DEBACQ LIBRARY



a c F. XVIII ch

18/10
Lund 13.

1 entre Conte.

1 32039/A

OFFRAY DE LA METTRIE

GRP

10/52

TRAITÉ
DE LA
PETITE VEROLE,
AVEC

LA MANIERE DE GUERIR
CETTE MALADIE,

Suivant les principes de Mr. HERMAN
BOERHAAVE, & ceux des plus habiles
Medecins de notre tems.

Par M. DELA METRIE, *Docteur en Medecine.*



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { HUART, Libraire-Imprimeur de Monsei-
gneur le Dauphin, à la Justice.
BRIASSON, Libraire, à la Science.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROI,

05524

T R A I T E
D E L A
P E T I T E V E R O L E

A V E C
L A M A N I E R E D E G U E R I R



C E T T E M A L A D I E
S u i v a n t l e s p r i n c i p e s d e M. H E R M A N
B O E R H A A V E, & d e s p l u s h a b i l e s
M e d e c i n s d e n o t r e t e m p s

P a r M. D E L A M E R I E, D o c t e u r e n M e d e c i n e.



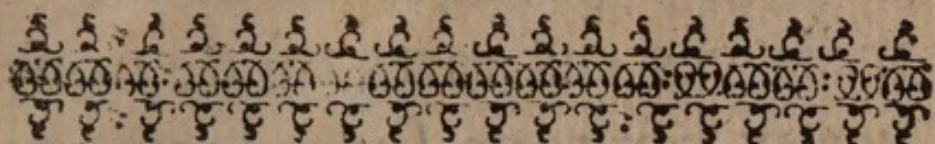
A P A R I S, R U E S. J A C Q U E S.

Chez } H U A R T, Libraire-Imprimeur de M. le
Roi, au Salon de la Librai-
} BRASSON, Libraire, à la Science.

—————

M. D C C . X I .

A V E C P R I V I L E G E D U R O I



DISCOURS

PRELIMINAIRE.

SI les Medecins Arabes ont rendu de grands services à la Medecine, comme on n'en peut douter, c'est principalement par rapport à la maladie dont je traite. C'est à eux que nous devons ces distinctions capitales de petite Verole *discrete* & *confluente*, qui sont aussi commodes, qu'importantes pour la pratique. Ils connoissent non seulement les especes *régulieres* & *anomales*,

mais ces cas rares où de nouveaux boutons succèdent aux premiers, & que ceux qui aiment à multiplier les noms, ne manqueroient pas d'appeler *petites Veroles doubles*. Enfin, ce sont eux qui nous ont laissé les premières descriptions de ce mal; & par conséquent c'est dans leurs Ouvrages qu'il nous en faudra puiser l'histoire.

Depuis ces Medecins, on est descendu dans un détail beaucoup plus parfait des moindres circonstances; on est venu à bout de connoître, je ne dis pas les divers états, ou les différentes périodes de ce mal, mais le nombre des

PRELIMINAIRE. v

jours compris dans chacune , & cela avec la dernière exactitude. La petite Verole se cache & se déguise en vain , comme un Protée , sous mille formes dans le sang ; on la prend sur le fait , selon l'expression de Mr. de Fontenelle ; un coup d'œil suffit ordinairement pour l'appercevoir , elle , & toutes ses embûches. C'est Sydenham , cet homme sage , qui à force d'observer , & de suivre la nature pas à pas , nous en a tracé toutes les allures avec la plus grande précision. Nous le suivrons donc préférentiellement à tout autre dans le cours de cet Ouvrage.

Il y a encore trois Auteurs

qui ne sont point à négliger ; c'est Mr. Helvetius , Mr. Sylva , & feu Mr. Boerhaave. Les deux premiers ont enrichi la Medecine d'observations nouvelles , & en un mot ont perfectionné l'art de guérir cette maladie , par une pratique plus hardie , & non moins justifiée par l'experience : Le troisiéme , persuadé avec raison que toutes les petites Veroles divisées & subdivisées en autant d'especes qu'on le jugera à propos , viennent de la même cause plus ou moins violente , se contente de suivre le venin dans tous les effets , & de tracer dans un petit tableau plein d'expression , l'histoire fidelle

PRELIMINAIRE. vij

de ce mal. Mais comme cette brieveté, qui est l'appanage du stile Aphoristique, n'éclaire point assez au lit des malades les jeunes Praticiens qui n'ont point eu l'avantage d'avoir l'Auteur pour Interprête; il recommande de lire *dix fois* l'Hippocrate Anglois, pour mieux profiter du *peu de choses* qu'il ajoûte à la doctrine de cet excellent Observateur. Or ce peu de choses consiste à guérir le mal dont il s'agit, avant même qu'il soit formé ou déclaré. Ne regardant la petite Verole encore errante dans le sang, que comme une inflammation ordinaire, il propose de la traiter, comme

toutes les autres, par *résolution*, & d'empêcher ainsi, sans aucuns risques les pustules de paroître. Quelle simplicité dans l'idée, & que de magnificence dans le projet! Nous verrons quel en est le succès dans l'exécution.

Voilà donc trois Auteurs qui nous serviront de guides & de modèles; je n'en connois point de plus dignes d'être imités. Consulte qui voudra tous les autres, je ne suis que trop convaincu que le profit qu'on en pourroit retirer, ne dédommage point assez de la peine de les lire. Je n'excepte pas même ceux qui se sont érigés en critiques de l'illus-

PRELIMINAIRE. ix

tre Sydenham. Les traits d'une basse jalousie, loin d'atteindre les Grands Hommes qui en font l'objet, retombent sur ceux qui les lancent, & le tems qui fait oublier les uns, met aux autres le sceau de l'immortalité.

Le bon ordre veut que je rende compte à présent de celui que j'ai suivi dans ce petit Ouvrage.

1°. Je traite de l'origine de la petite Verole, & je fais voir qu'elle n'a pas existé dans tous les tems.

2°. Je passe à l'infertion de ce mal, dont je donne l'histoire d'après un des plus beaux génies de notre Siècle, & je

prouve en même tems contre le même célèbre écrivain, que cette coutume d'introduire le venin dans le sang, est dangereuse. Comme les Phénomènes, que l'inoculation nous présente, sont les seuls qui puissent nous éclairer sur l'essence de cette maladie, j'ai crû qu'il ne falloit pas différer de les passer en revûe, & de profiter ainsi des lumières qu'on doit au premier téméraire, qui a osé, de gayeté de cœur, se donner la petite Verole, pour la prévenir.

3°. Ces premières connoissances nous conduisent d'elles-mêmes à examiner ce qui constitue l'essence de cette

matiere contagieuse. Qu'on ne s'attende point à trouver ici le recueil de tout ce qui a été débité depuis Rhasès jusqu'à présent sur ce sujet. Il faudroit pour cela vouloir ajoûter un supplément considerable au *Traité de l'Opinion* : A voir en effet l'air de confiance avec lequel chaque Auteur décide sur les premieres causes, on croiroit qu'ils auroient tous été présens à l'ouverture de la Boëte de Pandore.

4°. Je donne, d'après Sydenham, la description des petites Veroles discrettes & confluentes : C'est un Tableau peint par le Maître des Modernes, sur la nature même,

dont il a été l'Historien favori.

5°. J'en explique les symptômes le plus clairement qu'il m'est possible.

6°. Avant que de passer à la Cure de ces deux especes capitales, j'ai crû devoir faire une mention particuliere des principaux remedes, communément employés dans la petite Verole, comme les Cordiaux, la Saignée, les Vomitifs, les Purgatifs, l'Opium, & les Antiphlogistiques, qui sont, comme je le fais voir, les plus sûrs moyens de prévenir la petite Verole, ou du moins de la rendre plus douce. Cette idée n'est pas nou-

PRELIMINAIRE. xiiij

velle , mais j'ai tâché de la mettre dans tout son jour.

7°. Je donne la méthode générale de traiter la petite Verole par les Arabes , avec quelques réflexions sur l'usage de l'eau glacée dans ce genre de mal , & sur la maniere de le traiter dans tous les Pays chauds.

Après quoi , 8°. Je viens au traitement ordinaire des petites Veroles discrettes & confluentes , & je finis par décrire , d'après Mr. Helvetius , les petites Veroles malignes , dont l'histoire & la curation rendent l'Ouvrage complet.

Voilà le plan de ce petit Traité , qui n'est point fait

pour instruire les Medecins d'un certain ordre, mais ceux qui ne sont que les vils esclaves de la façon de penser du Public, & particulièrement le Public même, pour qui je ne croirai pas avoir travaillé sans succès, si je suis assez heureux pour le détromper des faux préjugés où il est, pour & contre certains remedes usités dans cette maladie.

Je parle des Cordiaux & de la Saignée, dont je suis tenté de dire ici deux mots par avance.

Ce qui a mis les Cordiaux si forts en vogue dans la cure de ce mal, c'est l'idée peu fondée où l'on est, qu'ils contribuent

à la dépuration du sang. La petite Verole, dit-on, quitte d'elle-même le dedans du corps pour se jeter à l'extérieur; c'est toujours du centre à la circonférence qu'elle est poussée: en un mot on ne voit par-tout que tendance à la transpiration, & par conséquent on ne peut mieux faire, que d'imiter la conduite que tient la nature d'elle-même, & de mettre tout en œuvre pour rendre l'éruption plus prompte & plus complete. Le Peuple qui ne voit pas plus loin que ses yeux, ne peut manquer d'applaudir à des raisonnemens qui sont si forts à sa portée, & le vulgaire des Me-

decins mêmes confirme encore ce même Public dans ses idées , pour ne rien dire de ces femmelettes , contre lesquelles le bon Sydenham déclame avec tant de raison , qui traitent leur mari , leurs freres , leurs sœurs , leurs enfans ; qui donnent des conseils à leurs amis , & qui en un mot exercent hardiment une profession , qui fait trembler les plus Sçavans & les plus expérimentés : car tous crient à haute voix , vantent , & ne connoissent ici que les remedes les plus chauds. Voilà les boucliers qu'on oppose à la fureur du mal ; voilà les *Antidotes* , & les *Alexipharmques* qu'on donne
pour

pour résister à sa malignité. Ce n'est pas tout : on enferme le malade dans son lit , on tient toujours les fenêtres & les rideaux fermés ; on l'étouffe sous le poids des couvertures , on l'inonde de sueurs , & l'on fait encore grand feu dans l'appartement , en Esté même , de peur qu'il n'ait pas assez chaud , pour que la petite Verole forte. Méthode cruelle , propre à défigurer , pour ne pas dire , à faire périr tout le genre humain , comme nous le verrons en tems & lieu.

Mais , plus on est ami des Cordiaux , plus par la même raison on est déchaîné contre

la saignée. On voit à la vérité des milliers de malades guérir sans saignée, avec un régime & des remèdes chauds, parce qu'alors la petite Verole est si légère, que son succès est indépendant du plus mauvais traitement. On voit au contraire échapper peu de ceux qu'on est obligé de saigner beaucoup, parce qu'en ce cas les forces de la maladie surpassent les forces de l'art. C'est ainsi qu'on prend les saignées en aversion; on leur attribue la mort de ceux qu'elles n'ont pu sauver; & par l'effet d'une ignorance malheureusement invincible, on se prive des seules armes, avec lesquelles

on pourroit dompter les petites Veroles les plus malignes. Tant il est vrai, qu'il n'est rien de plus déplorable, que le peu d'intelligence de presque tous les hommes, en ce qui concerne leur propre bien être, & leur impossibilité de juger des conseils qu'on leur donne; comme aussi il n'est certainement rien de plus fâcheux pour un habile Medecin, que de ne pouvoir mettre son art à la portée des autres, & justifier sa conduite.

Les préjugés du Public, surtout féminin, sont donc aussi funestes à la vie des malades, que désolans pour ceux qui en sont chargés. Aussi notre Lé-

giffateur Anglois , le vrai Me-
decin de la petite Verole , dé-
fesperoit-il de les vaincre , &
en consequence ne desiroit
rien plus , que de n'être jamais
appellé , pour traiter ces
sortes de maladies , où la ré-
putation la plus solide pé-
riclite toujours beaucoup. En
effet , quand on se rappelle
les aveugles contrarietés qu'on
trouve tous les jours dans ceux
qui approchent les malades ,
& l'incertitude de réussir , en
s'y opposant , comme on le
doit avec fermeté , par rapport
aux pustules , dont les parties
internes se trouvent obsédées ,
& au danger d'une abondan-
te , quoique louable supura-

PRELIMINAIRE. xxxj

tion, peut-on être fort surpris d'une résolution aussi fondée, & aussi courageuse, que celle de Sydenham ? Nous donc, qui osons traiter un mal, où le préjugé le plus mal établi peut nous enlever une gloire méritée par mille brillans succès, avec quelle sage lenteur, avec quelle attentive circonspection, ou avec quelle prudente vivacité ne devons-nous pas envisager & prévoir tous les accidens qui peuvent survenir dans ce mal perfide, pour les prévenir de bonne heure ! Mais les catastrophes les plus tragiques, sont souvent les plus imprévûës ; & il n'est pas possible aux Auteurs

de les décrire toutes , de façon qu'on ne puisse s'y tromper. Les plus excellens sont encore moins à la nature , que les Copies ne sont aux Originaux. Ceux qui entrent en pratique , doivent donc s'attendre , non à être menés de scène en scène , comme par la main , mais à voir le plus fréquemment au lit des malades des choses nouvelles , & qui ont échappé aux yeux & aux recherches des meilleurs Ecrivains. La Medecine n'est qu'une science de jugement ; mais elle ne le donne point. Ayez des connoissances medicales tant que vous voudrez , vous serez fort sçavant en Medecine ; mais si la na-

PRELIMINAIRE. xxiiij

ture ne vous a donné d'organes fins , déliés , solides , propres à débrouiller les complications , à dévoiler les causes les plus causées , à pressentir de loin les divers événemens , vous ne meritez jamais le nom de Medecin.

Le Lecteur est prié de lire à la 19^e. ligne, page 54. une grande décharge , au lieu d'un grand déchargement , & à la 15. ligne de la page 132^e berceaux , au lieu de berces.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

D E l'Origine de la petite Verole ,	page 1
De l'inoculation de la petite Verole ,	5
De la nature de la petite Verole ,	16
Symptômes de la petite Verole discrète ,	28
Symptômes de la petite Verole confluente ,	33
Explication des principaux symptômes des deux especes capitales de la petite Verole ,	42
Des Cordiaux ,	55
De la Saignée ,	62
De la petite Verole dans les personnes du sexe qui ont leurs regles ,	69
Des Hémorrhagies qui surviennent dans la pe- tite Verole ,	73
Des Vomitifs , & des Purgatifs ,	75
De l'Opium ,	78
Des moyens de prévenir la petite Verole , ou du moins de la rendre plus benigne ,	90
Cure de la petite Verole , par les Arabes ,	118
Cure de la petite Verole discrète ,	124
Cure de la petite Verole confluente ,	147
Des petites Veroles discrètes malignes ,	160
Des petites Veroles confluentes malignes ,	164



T R A I T É¹
D E L A
P E T I T E V E R O L E.

C H A P I T R E I.

De l'Origine de la petite Verole.

NOUS tenons des Arabes les premières descriptions de la petite Verole ; ce seroit tems perdu que d'en chercher les moindres traces dans des sources plus reculées. Les anciens Ecrivains tant Grecs que Latins , sont

A

aussi muets sur la petite, que sur la grosse Verole; par conséquent ces maladies n'existoient point de leur tems. Cette preuve négative a toute la force des argumens positifs, comme je l'ai fait voir dans mon *Traité des Maladies Vénériennes*.

Mais parce qu'on puise l'histoire de ce mal dans les sources que je viens d'indiquer, s'ensuit-il qu'il ait pris naissance en Arabie, comme je l'ai avancé moi-même dans l'ouvrage que je viens de citer? C'est, je l'avoie, un fait dont j'ai appris à ne pouvoir douter; car faisant ces jours passés des recherches sérieuses sur cette matiere, je n'ai pas vû que les Medecins Arabes parlassent de la petite Verole, comme d'un phénomène nouveau, & dont il fût aisé de trouver la premiere apparition, en ne remontant que de très-peu d'années. Ainsi tout ce que je sçai,

à n'en pouvoir douter, c'est que cette maladie n'est pas à beaucoup près aussi ancienne qu'on le croit; mais pour ce qui est du tems & du lieu de l'origine de ce mal, c'est ce que j'ignore.

On dit cependant qu'elle fut transportée en Egypte par les Arabes au commencement du VII. siècle, & qu'à mesure qu'ils étendirent leur religion & leur empire, elle fit, pour ainsi dire, les mêmes conquêtes; en sorte qu'avec le tems toutes les parties du monde en furent infectées, quoique certains Voyageurs m'aient assuré qu'il y a encore aujourd'hui des lieux qui sont exemts de cette contagion. Dire comment elle s'est répandue dans l'Asie, l'Afrique, & l'Europe, c'est ce qui seroit très-difficile aux meilleurs Historiens; mais il me paroît que ce mal, dans la première expedition confiée à Christophe Colombe,

fut à la découverte de l'Amérique avec les Espagnols, qui firent en ce país un échange de la petite Verole qu'ils avoient déjà, pour la grosse qu'ils n'avoient point encore, comme je l'ai prouvé ailleurs. Ceux qui voudront en sçavoir davantage sur un sujet aussi stérile, peuvent consulter l'histoire de la Medecine par l'Illustre Freind. Celle du mal dont il s'agit, y est si parfaitement détaillée, qu'on joiit des sources sans avoir la peine d'y puiser. On y voit en même tems que l'Arabie, comme l'Angleterre, a eu son Sydenham. (a)

(a) *Rhasés,*



CHAPITRE II.

De l'inoculation de la petite Verole.

L'Inoculation de la petite Verole consiste à détacher ou enlever soigneusement un bouton de l'espece la plus douce & la plus benigne, pour l'inferer dans une ouverture faite exprès, comme pour saigner, à une veine du bras. Ce bouton, ou seulement une particule à peine sensible du pus qu'il contient, inferée en piquant, avec la pointe d'une épingle, dans le sang de l'homme le plus sain (qui le croiroit !) produit une fièvre singuliere, qui a toujours le même caractère, ses periodes marquées, & est toujours accompagnée de symptômes qui lui appartiennent en propre, & sont les avant-coureurs du mal qui doit

bientôt paroître. Je parle des pustules qui sont plus ou moins confluentes & caustiques, selon que le sang du sujet est plus ou moins salé, huileux, ardent. Elles forment comme autant de petits dépôts inflammatoires, qui abandonnés à leur nature, doivent nécessairement dégénérer en abcès purulens, dont la multitude est quelquefois si considérable par tout le corps, que la malignité du venin semble avoir changé en pus presque toute la masse du sang, & entraîne ainsi souvent la ruine totale de notre machine.

La moindre molécule de ce pus contient encore la même contagion, & peut également infecter l'homme le plus vigoureux, lequel peut à son tour la communiquer à un autre, & ainsi de suite, non à l'infini, mais à un grand nombre de personnes.

Toutes choses égales, c'est-à-dire,

tous les ſujets réduits au même degré de chaleur, le dernier infecté l'eſt moins que les autres. Le venin ſ'affoiblit, à force de paſſer de veines en veines toujours par les mêmes étamines. Tout comme nos corps ſ'uſent, ſe conſument, ſe détruiſent par les cauſes mêmes qui nous font vivre ; ce poiſon perd peu à peu de ſon activité par les ravages qu'il fait ; il ſe détruit en nous détruiſant, & meurt enfin, pour ainſi dire, lui-même, victime de ceux qu'il a immolés. C'eſt donc en ſa génération la plus éloignée qu'il eſt le moins à craindre.

Les préparations de *l'inſertion* conſiſtent à ſaigner, purger, baigner, à détremper le ſang, & en un mot à le faire circuler, avec toute la tranquillité, l'aiſance & la lenteur poſſible ; après quoi les ſuites de cette entrepriſe ſont communément aſſez douces, la maladie ſe paſſe avec beaucoup de tranquil-

lité, & souvent on en est quitte pour le reste de ses jours. Voilà ce qui a d'abord fait tant de partisans de cette operation. Mais ensuite on a remarqué, qu'après un grand nombre d'inoculations benignes, dans ceux qui ont les fibres très-lâches, & le sang dissous ou aqueux, une dernière enlevoit l'homme le plus robuste, le mieux préparé, & en voici la raison. C'est que le sang a quelquefois une consistance naturellement si épaisse & si ténace, que tout l'art ne peut assez le fondre, ou le détremper, pour qu'on pût sans risques insérer la petite verole en pareil cas. Je dis plus. Dans les humeurs qui paroissent les plus fluides, qui peut dire s'il n'y a point divers principes capables d'entrer dans une forte d'effervescence avec le venin, ou du moins d'en augmenter l'activité; comme les matières principalement huileuses, salines, alka-

lines; & s'il est possible de dompter ces principes, comme il le faudroit, pour n'avoir point à craindre d'être puni de sa témérité? Il est donc évident que cette pratique est en soi pernicieuse, & que les Anglois ont fait sagement de l'abandonner. Pourquoi d'ailleurs se donner de gayeté de cœur un mal pour le prévenir, un mal qu'on craint, qu'on n'est pas sûr d'avoir, dont bien des personnes & des familles entières sont exemptes, qui ne préserve pas toujours de la recidive, & peut avoir des suites si funestes, sur-tout dans les personnes mal préparées? Je voudrois bien sçavoir ce que M. de Voltaire pourroit répondre à cela, lui qui se déclare si hautement partisan de cette méthode, qu'il trouve les François fort *étranges* de ne point l'adopter. J'avoie qu'il se présente ici une autorité d'un bien plus grand poids, c'est celle de M.

Boerhaave, qui ne fait pas difficulté de regarder l'insertion comme un moyen assez certain & assez sûr pour prévenir ce mal, & en rendre les suites plus douces. *Prophilaxis insitiva*, dit-il, dans ses excellens Aphorismes, *videtur satis certa tutaque*. Mais j'ai dit les raisons qui me déterminent à un sentiment contraire, *nullius in verba magistri*.

Si vous êtes curieux de connoître à présent l'origine de cette fameuse insertion, en voici l'histoire, telle qu'on la trouve dans la XI^e. lettre Philosophique du charmant auteur que je viens de citer.

„ Les femmes de Circassie sont
 „ de tems immémorial dans l'usage
 „ de donner la petite verole à leurs
 „ enfans, & ce qui y a introduit
 „ cette coûtume, c'est la tendresse
 „ maternelle & l'interêt. Les Cir-
 „ cassiens sont pauvres, & leurs
 „ filles sont belles; aussi ce font elles

, dont ils font le plus de trafic ; ils
, fournissent de beautés , les Ha-
, rems du grand Seigneur , du So-
, phi de Perse , & de ceux qui sont
, assez riches pour acheter , &
, pour entretenir cette marchan-
, dise précieuse ; ils élèvent ces fil-
, les en tout bien & tout honneur
, à caresser les hommes , à former
, des danfes pleines de lascivité &
, de moleffe , à rallumer par tous
, les artifices les plus voluptueux ,
, le goût des maîtres dédaigneux
, à qui elles sont destinées : ces
, pauvres créatures repetent tout
, les jours leur leçon avec leur
, mere , comme nos petites filles
, repetent leur catechisme , sans
, y rien comprendre. Or il arrivoit
, souvent qu'un pere & une mere
, après avoir bien pris des peines
, pour donner une bonne éduca-
, tion à leurs enfans , se voyoient
, tout d'un coup frustrés de leur
, esperance ; la petite Verole se

„ mettoit dans la famille ; une fille
„ en mouroit ; une autre perdoit
„ un œil ; une troisième rélevoit
„ avec un gros nés , & les pauvres
„ gens étoient ruinés sans ressource :
„ souvent même quand la petite
„ Verole devenoit épidémique,
„ le commerce étoit interrompu
„ pour plusieurs années , ce qui
„ caufoit une notable diminution
„ dans les serails de Perse & de
„ Turquie.

„ Une nation commerçante est
„ toujours fort allerte sur ses in-
„ terêts, & ne néglige rien des con-
„ noissances qui peuvent être uti-
„ les à son négoce. Les Circas-
„ siens remarquerent que quand
„ les petites Veroles sont très-be-
„ nignes & que leur éruption ne
„ laisse à percer qu'une peau dé-
„ licate & fine , elles ne laissent
„ aucune impression sur le visage :
„ de cette observation , & de plu-
„ sieurs autres aussi naturelles, rap-

„ portées par le célèbre M. de V. ils
„ conclurent que si un enfant de six
„ mois, ou d'un an avoit une pe-
„ tite Verole benigne, il n'en mour-
„ roit pas, il n'en seroit pas marqué,
„ & qu'ainsi il restoit pour confer-
„ ver la vie & la beauté de leurs en-
„ fans de leur donner ce mal de
„ bonne heure.

Voilà l'origine de l'inoculation, qui vient peut-être des Arabes mêmes. Cependant M. Freind n'en dit pas un mot, & je n'ai pas cru que ce point d'Histoire valût la peine d'être éclairci. Ce qu'on regarde comme vrai, c'est qu'avant que l'insertion eût passé de Constantinople en Angleterre, elle étoit en usage depuis plus d'un siècle à la Chyne, & voici la recette dont ils se servent pour semer la petite Verole. Quand on trouve un enfant depuis un an jusqu'à 7. inclusivement, dont la petite Verole est sortie heureusement avec tous les si-

gnes de benignité , on recueille les écailles ou pellicules des écailles dessechées , on les enferme dans un vase de porcelaine , dont on ferme bien l'ouverture avec de la cire. Si ces écailles sont petites , on en prend quatre , si elles sont grandes , on n'en prend que deux , on y mêle le poids d'un *li* , c'est-à-dire , un peu plus d'un grain de musc , en telle sorte que le musc se trouve pressé par deux écailles. On met le tout dans du coton en forme de tente , qu'on insinue dans une des narrines de l'enfant , qui doit avoir plus d'un an , & n'être attaqué d'aucune maladie , pas même du cours de ventre. Si les pustules ne paroissent qu'au troisième jour , on peut s'assurer que de dix enfans , on en sauvera huit ou neuf ; si elles sortent dès le deuxième jour , il y en a la moitié qui court grand risque , mais si elles poussent le premier jour

que la fièvre se déclare , on ne peut répondre de la vie d'aucun d'eux. C'est pourquoi il y a des Medecins Chinois , (& ceux-là ne sont pas moins prudens) qui n'approuvent point que l'on procure aux enfans la petite Verole : mais une chose qu'il faut sçavoir , c'est qu'aussi-tôt après cette insertion on a recours aux potions & aux cordiaux, qui seuls suffisent le plus souvent pour la rendre plus dangereuse , qu'elle n'est par elle-même. Plusieurs personnes sont persuadées que cette méthode de faire prendre la petite Verole par le nez comme du tabac en poudre, est plus douce & moins à craindre que celle des Anglois , qui employent l'incision , parce que le levain de cette maladie leur paroît devoir produire plutôt de mauvais effets , quand il est succulé dans des chairs vives , que quand il est inferé par la respiration, étant , dit-on , tem-

perée par d'autres esprits. Mais ce raisonnement qui est du P. d'Entrecolles Jesuite, est pitoyable aux yeux de quiconque sçait connoître & observer la nature. Par quelque voye que la même quantité de venin entre dans le sang, il est de fait qu'elle produit toujours les mêmes effets. Voyez les *Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus. Tome XX. & le Journal des Sçavans. Juin 1732.*

CHAPITRE III.

De la nature de la petite Verole.

LA petite Verole, pour entrer dans nos vaisseaux, n'a pas besoin de s'en frayer la route par des blessures ; elle se fait jour au travers des pores invisibles de la peau ; elle se fait jour par l'ha-
leine

leine seule , par le seul attouchement , & va circuler avec nos liqueurs. Ne remarque-t-on pas tous les jours , en effet , que les exhalaisons corrompuës qui transpirent du corps d'un *petit Verolé* , se répandent dans l'air , & vont infecter les hommes les plus robustes , des mêmes maladies que nous voyons arriver à ceux dans lesquels on a inoculé le même venin ? Ainsi ces particules subtiles produisent absolument les mêmes effets que le pus introduit exprès dans la masse du sang. Ce qui nous fait connoître que ce n'est point ce levain étranger , épais , purulent , qui est la cause efficiente de la petite verole , mais le poison qu'elle contient , poison , sans contredit , mille fois plus subtil que celui du mal venerien , puisqu'il pénètre avec la même facilité dans nos veines , soit qu'on l'avale avec la salive , qu'on le respire avec l'air , ou qu'il

passé au travers des pores de notre corps, principalement lorsque la chaleur, le mouvement, ou la sueur les a dilatés.

Cela posé, je crois que la petite Verole consiste essentiellement dans diverses particules venimeuses, d'une subtilité extrême, répandues dans l'air que nous respirons, & dont cet élément est le premier siège, & le véhicule immédiat. Ce sont donc, à mon avis, ces miasmes contagieux qui constituent l'essence matérielle, quoiqu'imperceptible, de ce mal. Car pour penser, comme plusieurs Médecins font encore aujourd'hui d'après le fameux Rhafés, que la petite verole est un levain contagieux que nous apportons tous en naissant, qui est dans l'homme comme un péché originel, dans le sang comme dans le vin nouveau, & qui venant à se développer par quelque cause occasionnelle, se pu-

rifie tôt ou tard : pour adopter, dis-je, une pareille idée, il faudroit ne pas connoître à peu près l'époque de la naissance de cette maladie, dont Hippocrate & les autres anciens Auteurs Grecs ne font aucune mention, & qui par consequent n'existoit point encore du tems de ces grands Observateurs, comme je l'ai déjà dit ; car le même levain dans des corps toujours les mêmes, se seroit toujours développé de la même maniere par les mêmes causes occasionnelles.

C'est en verité dommage que ce sistême péche en son premier principe ; car il est fort commode pour expliquer tous les phénomènes. Par exemple, d'où vient la nécessité presque indispensable à un chacun d'essuyer la petite Verole au moins une fois en sa vie ? C'est que tout le monde en porte en soi le germe héréditaire. Pourquoi la frayeur fait-elle éclore cet-

te maladie, peu de tems après avoir vû quelqu'un qui en aura été fort défiguré, comme plusieurs personnes disent qu'il leur est arrivé? c'est qu'il se fait un certain faifissement qui développe le prétendu levain; & par-là tous les problèmes sont bien-tôt résolus.

Il faut convenir que l'autre opinion que j'embrasse, & qui partage le monde medecin, n'est pas exempte de difficultés; car si l'on me demande, d'où viennent ces miasmes infectés qui se sont élevés dans l'air, je répons que je n'en sçai rien; & Sydenham auroit mieux fait de s'en tenir à la premiere ignorance dont il avoit d'abord fait l'aveu. J'ignore quels climats enfantent ce venin, qu'elles exhalaisons de la terre le produisent; pourquoi il regne dans un tems, & disparoît dans un autre, & quelle est en un mot cette surprenante constitution épidemi-

que, qui, quoique dépendante de l'air, ne change point avec les vents.

Je n'ose même décider si ce venin est en soi le même par tout. Il me paroît seulement vrai-semblable qu'il ne diffère jamais que par rapport à sa quantité, & au sang dans lequel il est reçu. Pourquoi en effet dans la petite, comme dans la grosse Verole, ne gagneroit-on pas plus ou moins de contagion? Pourquoi l'air n'en feroit-il pas plus rempli dans un país que dans un autre?

La petite Verole dans un sujet robuste, est un feu qui menace du plus grand incendie. Dans les personnes délicates, c'est comme une étincelle dans un fleuve, elle est bientôt noyée ou éteinte; ou si le fleuve en est un peu agité, si le courant en devient plus rapide, c'est par-là même que l'ennemi est plutôt jetté sur les bords. Dans les grandes Villes où le sang est généralement plus brûlé par le feu

des plaisirs, la petite Verole doit aussi faire plus de ravages, que dans les petites, où la disette des mêmes voluptés rend ordinairement la vie plus réglée, & le sang plus doux. La diverse quantité du venin, & la différente chaleur des temperamens, seroient donc, ce semble, les seules causes, qui séparées ou combinées ensemble, contribueroient proportionnellement à la fureur du mal; enforte que j'ose hardiment avancer, que si tous les hommes avoient le même degré de contagion & de chaleur, ils n'auroient tous qu'une seule & même petite Verole.

Mais s'il est défavantageux d'être fort & vigoureux dans ce genre de mal, il en résulte un avantage, quand on n'en a point encore été attaqué, c'est qu'on s'expose plus impunément à sa contagion. Est-ce la force de la transpiration qui combat & terrasse le venin? La

forte consistance du sang refuse-t-elle l'entrée à l'ennemi? Lui oppose-t-elle des résistances qui redoublent sa fureur, quand il les a vaincues? Est-il des hommes naturellement aussi inaccessibles à cette contagion, que s'ils en eussent déjà été affectés? Enfin ces gens robustes qui ont tant de fois bravé l'ennemi, en ont-ils été pris dès qu'ils l'ont craint? La frayeur, en diminuant la transpiration, & en relâchant les pores rendroit-elle plus susceptible de la contagion, qu'on ne l'étoit auparavant? Mais je ne raisonne point sur un fait qui ne m'a point été assez confirmé.

Il suit que plus les solides se sont raffermis, que plus le sang a perdu de son humidité, & est devenu sec, vif, animé, salé, huileux, enflammé, tant par l'âge qui consume tout, que par toute autre cause semblable, & plus la petite Verole est à crain-

dre , elle s'éteint presque dans un
temperament froid & aqueux ,
& s'allume au contraire dans les
temperamens chauds. Pour vous
donner une idée encore plus clai-
re de cette énorme difference ,
jettez un moment les yeux sur les
Cantharides. Elles ne se contentent
pas de porter coup aux voies des
urines , quand elles rencontrent
beaucoup de chaleur naturelle ,
ou de fièvre , elles étendent leur
malignité bien plus loin ; tandis
que prises , même en plus grande
doze , par une personne dont les
humeurs sont douces & tranquil-
les , elles sont presque sans effet.
C'est ainsi que la petite Verole
dans un sujet fort délicat cause à
peine un trouble sensible dans le
sang , y passe & repasse comme au
travers d'un crible avec la même
facilité , & ne se dépose qu'à la
peau , au lieu que si elle vient à
rencontrer

rencontrer beaucoup d'ardeur, elle s'accroche indistinctement partout, & produit les effets qui dépendent de cette analogie particulière qu'elle me paroît avoir avec les cantharides.

Vous concevez à présent pourquoi ce mal attaque tous les âges, tous les sexes, n'épargne personne, se communique surtout aux enfans & particulièrement à ceux qui n'en ont point encore été affectés; pourquoi il est moins dangereux dans les enfans, & dans tous ceux qui ont les fibres lâches, & le sang dissous, que dans les adultes, dans ceux qui mènent une vie laborieuse, & dans les vieillards racornis; pourquoi il est en général peu à craindre, quand il se montre sans nul indice d'épidémie, dans un climat temperé, au printems; & pourquoi enfin la différente chaleur tant de la saison que du su-

jet, le font éclore plus ou moins vite.

Vous devez aussi être persuadé qu'il se communique par une double contagion; 1^o. par celle de l'air dans les constitutions épidémiques; 2^o. par la transpiration de ceux qui en sont infectés, à ceux qui ne le sont point encore. D'où il paroît que les miasmes venimeux passent d'abord de l'air dans la bouche, dans les narri- nes, dans le poumon, dans l'é- sophage, dans l'estomach, dans les intestins; de-là par les voyes ordinaires dans le sang, d'où ils sortent quelque tems après pour rentrer dans l'air, & de l'air dans les corps sains, toujours suivant le même ordre, avec autant & plus de regularité que celui de leurs faisons.

Dans les premiers instans que la petite Verole est dans le sang, elle ne contient donc, ou plu-

tôt n'est pour lors en soi que très peu de particules contagieuses ; & c'est cependant ce peu de matière qui enfante cette foule prodigieuse d'accidens surprenans & terribles que je décrirai dans un moment, & qui prouvent que le venin de la petite Verole est d'une nature âcre , irritante & inflammatoire. Mais s'altere-t-il avec le tems comme celui du mal venerien ? Il est constant qu'il s'affoiblit par les diverses insertions dont j'ai parlé , & à plus forte raison le virus verolique perdrait-il encore plus de sa vertu, s'il étoit permis de faire les mêmes épreuves pour en juger. Mais nous ne voyons pas dans l'histoire Chronologique des Auteurs qui ont écrit sur la petite Verole, que ce mal soit, comme le venerien, moins funeste aujourd'hui qu'autrefois.

CHAPITRE IV.

*Symptômes de la petite Verole
discrète.*

QUand la petite Verole est caractérisée par les boutons qui lui sont propres, personne ne peut s'y méprendre, mais ce n'est pas assés pour un Medecin : il doit non seulement la prévoir en général, & comme d'un coup d'œil avant qu'elle paroisse, mais prédire l'espece qui arrivera. La nature n'a point ici de voile pour un praticien clair-voyant. Voici donc les symptômes qui l'annoncent, lorsqu'elle est encore cachée dans le sang.

La tragedie commence par des abbatemens, des langueurs, des baillemens, des frissons dont on ne peut d'abord découvrir la cau-

se. La fièvre survient ensuite avec une chaleur continuë qui n'est pas fort vive dans cette espece benigne. On ressent des douleurs à la tête, au dos, dans les reins, dans les membres, mais singulierement à l'endroit appelé la *fossette* du cœur, quand on presse cette partie avec la main. On a des nausées, de petits vomissemens; les adultes ont beaucoup de disposition aux sueurs, au lieu que les enfans ne sient presque jamais. Les adultes sont encore peu engourdis & assoupis, les enfans le sont au contraire beaucoup, & même quelquefois ils sont sujets à des attaques d'épilepsie, pour ne rien dire des diarrhées qui sont allés rares dans cette espece.

Voilà les principaux symptômes qui en précédent ordinairement l'éruption, encore paroît-elle souvent au moment qu'on s'y attend le moins, ne s'étant point

annoncée par aucuns des signes que je viens de décrire , & c'est ce qu'on remarque principalement dans ceux , qui comme les enfans , ont les fibres lâches & le sang dissous , & ont reçu plus de contagion. Cette espee se manifeste ordinairement le quatriéme jour , quelquefois un peu plus tard , & très-rarement plutôt. Ce qui pour l'ordinaire calme beaucoup les symptômes , ou même les dissipe tout-à-fait. Il faut excepter les sueurs qui augmentent dans les adultes ; car ils suent sans cesse , pour peu qu'ils soient couverts , & cette disposition dure jusqu'à ce que les boutons commencent à mourir.

Voici maintenant comment se fait l'éruption. La peau de la tête & du visage premierement , ensuite des mains , des bras , du col , de la poitrine , & des parties inférieures , se couvre de petits points rouges , semblables à la morsure

d'une puce, & qui prennent peu à peu la forme de grains, marqués comme d'une petite pointe qui en est le centre; à mesure que ces grains s'élevent & grossissent, les espaces où il n'y en a point deviennent rouges & enflammés; & alors on a des maux de gorge qui augmentent de plus en plus. Mais non seulement les interstices commencent à rougir vers le 8^e. jour, quand le mal suit sa nature sans dégénérer; ils s'enflent aussi proportionnellement au nombre des boutons qui y viennent, non sans beaucoup de tension & de douleur lancinante; le mal faisant des progrès, les paupières s'étendent & se gonflent sous la forme d'une vessie enflée & reluisante, qui couvre l'œil & l'empêche de voir.

Après le 8^e. jour, les boutons du visage, de rouges & polis, deviennent rudes & blanchâtres & en-

suite jaunes. Peu à peu il en sort une matiere d'un jaune tirant sur le brun, & qui est mobile dans l'enveloppe du bouton.

En même tems que les boutons du visage se desséchent & suppurent, leurs interstices sont d'une couleur vermeille, comme doivent être les pustules, même avant la suppuration, & les boutons des mains & du reste du corps deviennent moins rudes & plus blancs. Le 11^e. jour, le visage n'est plus si enflé, ni si enflammé, & toutes les pustules du corps parvenues à leur juste grandeur, & à leur vrai point de maturité, se desséchent, tombent & disparaissent enfin le 14^e. ou le 15^e. jour. Cependant celles des mains qui sont les plus lentes dans tout leur cours, ne tombent qu'un ou deux jours après, & d'une façon particuliere; car elles rompent la peau, tandis que les au-

tres se détachent par écailles : & ce sont ces écailles qui laissent après elles diverses cavités , quoiqu'il faille avoüer que la matiere des pustules est ordinairement si douce dans cette espece de petite verole , qu'on en est rarement marqué. Enfin on est ordinairement constipé pendant tout le cours de cette maladie , ou du moins on va par soi-même très-rarement à la selle ; la diarrhée tant dans les adultes que dans les enfans fait cependant ici quelques exceptions.

CHAPITRE V.

Symptômes de la petite Verole confluente.

LEs symptômes qui précèdent la petite Verole *confluente* sont ordinairement les mêmes que ceux

qui annoncent *la discrète*, mais ils sont beaucoup plus violens. Le malade a plus de fièvre, de douleurs, de nausées, de vomissemens; les yeux sont vifs, animés, brillans, par une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés; on a des anxietés, des oppressions assez considerables; les adultes sient moins que dans le genre discret, & sont quelquefois pris d'un flux de ventre qui n'est pas ordinairement de longue durée: les enfans sont plus assoupis, & cela va souvent jusqu'à une si forte affection comateuse, qu'il faut les pousser sans cesse pour les tenir éveillés, & encore n'en peut-on gueres venir à bout. Cette espèce se manifeste ordinairement le 3^e. jour, quelquefois plutôt, & presque jamais plus tard, à moins que les pustules ne soient comme suspenduës par quelque violente douleur; & alors, pour se tenir long-tems

cachées, elles n'en font pas moins redoutables & moins nombreuses.

Il s'en faut beaucoup que les choses tournent ici aussi favorablement après l'éruption, que dans le genre discret; la diarrhée des adultes est le seul symptôme qui se dissipe. Les autres diminuent cependant un peu pour l'ordinaire, & vont toujours en décroissant, à mesure que l'éruption s'avance, surtout pendant le jour; car vers le soir, ils redoublent, pour ne disparoître qu'après une entière supuration.

L'éruption de cette espece ne produit point de grains épars çà & là, comme dans la précédente; ils sont joints, unis, confondus, c'est-à-dire tantôt cohérens, & tantôt entassés les uns sur les autres.

Les pustules sont plus larges aux pieds & aux mains que par tout

le corps ; & plus on va de l'extrémité des membres en montant vers le tronc , plus elles font petites & ferrées. Semblables d'abord à de petites veficules, elles couvrent tout le vifage , & reffemblent ou à une érefipele , ou à la rougeole , fans cependant qu'on puiſſe s'y tromper , ſi ce n'eſt du premier coup d'œil ; car d'ailleurs le mal ſe manifeſte par le tems de l'éruption , & pluſieurs autres ſignes differentiels.

Les boutons s'élevent peu dans cette eſpece , ſurtout au vifage ; bientôt devenus ſemblables à une pellicule blanche , colée à cette partie , ils ne ſurpaſſent gueres la ſuperficie ordinaire de la peau. Après le 8^e. jour , cette petite peau devient de jour en jour plus rude , moins blanche , brune , & non jaune , comme dans la bonne eſpèce. Ce qui marque le tems de la ſupuration. Cet état étant fini ,

on voit tomber vers le 20^e. jour de larges écailles qui laissent après elle d'horribles cicatrices.

Outre tous les symptômes communs , il en est deux qui sont propres aux *confluentes* , & qui sont de la plus haute importance ; c'est la salivation dans les adultes , & la diarrhée dans les enfans. La première évacuation paroît quelquefois dès le commencement de l'éruption , quelquefois le lendemain , ou deux jours après , & alors le flux de ventre qui commence quelquefois avant l'éruption dans l'âge mur , vient à cesser , comme je l'ai déjà infinué.

La diarrhée ne paroît pas aussi promptement dans les enfans , que la salivation dans les adultes ; mais en quelque tems qu'elle se montre , elle dure autant que la maladie , à moins qu'on n'ait l'imprudence d'en arrêter le cours.

La salivation est d'abord claire & tenuë , & se fait si abondam-

ment , que le malade mouille plusieurs serviettes dans une seule nuit. Cette évacuation ne differe gueres de celle que l'action du mercure produit dans ceux qui ont la verole , si ce n'est qu'elle n'a pas si mauvaise odeur. Mais vers le 11^e. jour , la salive devient si épaisse , qu'on a bien de la peine à la cracher ; on a foif , on touffe en buvant , on rend la boisson par les narrines , on est suffoqué. Dès ce jour le *ptialisme* cesse ordinairement ; quelquefois cependant, ce qui est rare , il revient après avoir entierement disparu un ou deux jours. Or cette évacuation venant tout-à-coup à cesser , ou devenuë si visqueuse & si tenace, qu'on en est suffoqué , la voix devient rauque , tous les sens s'hebetent , & le malade est de toutes façons si accablé par la violence du mal , qu'il meurt communement le jour marqué , à moins que

l'enflure du visage & des mains ne persiste ou n'augmente. Il est vrai qu'alors on ne peut empêcher le visage de se déenfler un peu, mais la tumeur ne doit entièrement s'éclipser qu'un ou deux jours après que la salivation a cessé, & les mains doivent se gonfler davantage, ce qui est le meilleur signe de convalescence qu'on puisse avoir, au lieu qu'il n'est rien de plus sinistre que des indices contraires.

Telle est à peu près l'histoire que Sydenham nous donne de ces deux espèces capitales. Quiconque est accoutumé à voir ces sortes de maladies, peut juger de son exacte fidélité; il n'y manque pas, à mon avis, la moindre circonstance essentielle. Rien donne-t-il tant de sécurité à un Medecin que de bien connoître la marche de la maladie, de suivre la nature pas à pas, & d'être averti de bonne

heure sur ce qu'il aura à faire ? Par-là il se tient ferme , sans perdre le point de vuë qui le guide dans la pratique ; il n'a garde de reprimer des évacuations aussi heureusement critiques que la salivation des adultes , & la diarrhée des enfans ; & comme il sçait par expérience que le 8^e. jour dans les *discretas* , & le 11^e. dans celles qui ne le sont pas , sont les époques les plus fatales , parce que c'est alors que perissent ceux qui ont à perir , il y fixe toute son attention , & règle là - dessus sa conduite , ses prognostics , ses esperances & ses craintes.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Explication des principaux symptômes des deux especes capitales de la petite Verole.

T Elle est la nature de nos humeurs , même pendant que nous joiïissons d'une parfaite santé , que les plus petits corpuscules transmis dans nos veines , dérangent toute l'œconomie animale. L'histoire naturelle des poisons en fait foi. Il n'est donc pas surprenant que la petite Verole , qui est constamment un venin , excite la fièvre , & mette le trouble tant dans le cours , que dans la substance même des liqueurs. D'ailleurs comme les nerfs cardiaques peuvent être irrités , les esprits du cervelet viennent en plus grande affluence , & conse-

D

quemment , le cœur doit réitérer plus souvent ce mouvement de contraction , ce coup de piston qui seul fait la vie , & dont la seule accélération fait la fièvre.

Cela posé , c'est-à-dire , la circulation augmentée , les humeurs sont poussées avec effort dans les reins ; les nerfs & les membranes nerveuses de ces parties sont fortement distendues , ce qui fait naître des douleurs semblables aux néphrétiques. Mais comme les nerfs de l'estomac correspondent avec ceux des reins , ils sont en même tems tirillés , le cours des esprits s'y bouleverse , les membranes entrent en convulsion , & par conséquent on doit vomir , ou du moins avoir des nausées. Deux effets qui ont plus d'une fois induit en erreur , parce qu'on les observe encore dans la néphrétique. D'ailleurs le venin ne peut-il pas encore circuler avec les liqueurs

du ventricule , ou être en partie contenu dans la cavité de ce viscere ? car il est constant qu'il a pû passer par les voies de la déglutition ; ainsi il peut donc irriter les nerfs de cette partie musculuse , & leur donner le même branle spasmodique.

Les saignées faites avant l'éruption prouvent clairement que le sang s'épaissit , & s'enflamme proportionnellement à la vivacité & à la durée de la fièvre. Voilà donc un épaisissement inflammatoire qui pourra produire des embarras dans les petits vaisseaux , des contractions spasmodiques , & des tensions plus ou moins fortes en différentes parties nerveuses , & par conséquent la véritable origine des douleurs , des inquiétudes , des anxietés , des langueurs & de l'assoupissement auquel les enfans doivent être plus sujets , en maladie comme en santé , parce que

les fibres molles de leur cerveau sont plus susceptibles de compression. Mais comme la même contagion produit moins d'effet dans les humeurs aqueuses des enfans , que dans le sang épais des adultes , de-là vient que ceux-ci ont ordinairement plus de pente à suer , surtout dans le genre *discret* ; car dans le *confluent* , la chaleur est si grande , le cours des fluides est si rapide , les molécules du sang deviennent si denses & compactes , & les fibres si desséchées , qu'on suë à peine ou point du tout. Voilà donc deux degrés de chaleur , l'un qui fait suer , par exemple a 97. degrés au Thermomètre de Fahrenheit , & l'autre plus considérable de 2. ou de 3. degrés , empêche les sueurs. Qu'il survienne une chaleur encore plus grande qui fasse monter le mercure , ou l'esprit de vin à plus de 100. degrés , le sang , loin de s'ê-

tre plus épaissi , tombe en une dissolution si prodigieuse, qu'on est inondé de sueurs , comme on l'observe dans les petites Veroles malignes dont nous parlerons en tems & lieu. Ce que je viens de dire s'observe dans la pratique, & je l'ai vérifié plusieurs fois par quelques expériences Chimiques faites sur le sang, à l'exemple de M. Boerhaave.

Si vous êtes curieux de sçavoir à présent pourquoi les enfans seuls sont pris quelquefois de mouvemens convulsifs ou épileptiques avant l'éruption, il faut d'abord convenir d'un fait anatomique, que les surprenantes injections de Ruishc ont rendu très-constant ; c'est qu'on a d'autant plus de vaisseaux, & conséquemment de nerfs, & de nerfs plus sensibles, qu'on est plus près de son origine. Cela posé, je dis que les nerfs des enfans doivent être plus

susceptibles d'irritation, que ceux des adultes, dont l'âge a non seulement racorni la substance, mais diminué le nombre & la grosseur, & cela par la même mécanique des ossifications, que je suppose connue. Il est vrai que la difficulté des dents à percer les gencives, les vers, les aigres, le lait coagulé par ces humeurs viciées, peuvent jeter les enfans dans ces mêmes spasmes, lesquels peuvent encore venir d'efforts que fait la nature pour chasser la rougeole, la fièvre écarlatille &c. Ce symptôme seroit donc en soi fort équivoque, s'il n'étoit de compagnie avec ceux qui annoncent plus sûrement la présence du venin caché; ainsi ce n'est qu'en ce cas qu'on doit compter sur la parole de Sydenham, les pustules ne sont pas loin, & peuvent paroître du soir au matin. L'épilepsie n'est donc pas

toujours une maladie principale, qui exige les remèdes qui lui sont propres ; c'est souvent un avertissement, ou un signal de la nature qu'il faut entendre. Mais malgré ce violent prélude, la petite Verole est discrète & benigne ; l'observation en fait foi, & la raison en est vrai-semblablement qu'il y a ici plus de sensibilité dans les nerfs, que de venin dans le sang. C'est ainsi que l'affection Hysterique produit tant d'accidens effrayans, quoique la cause de la maladie soit très-legere. Voilà, si je ne me suis trompé dans mes conjonctures, l'explication véritable des principaux signes de la petite Verole encore cachée dans le sang. Mais le venin, après avoir erré quelque tems comme à l'aventure, dans le grand courant des fluides, le quitte & s'en dégage enfin, pour se jeter & s'accrocher à la peau

sur-tout du visage. J'ai même quelquefois vû la petite Verole sortir, avec peu de grains à la verité, sans avoir causé aucun trouble sensible dans le sang, même dans un âge assés avancé; est-ce, comme dit un Auteur, (a) qui, quoique Chirurgien, mérite assez d'être écouté; est-ce une affinité réelle du venin avec la peau qui le détermine à l'affecter préferablement aux autres parties? Et cette prétenduë affinité consiste-t-elle, comme il dit, dans un rapport singulier, imperceptible entre la tiffure, la délicatesse, & d'autres dispositions primitives ou acquises de la partie, & la configuration, la mobilité, & la subtilité de l'hétérogene? ou plutôt ne seriez-vous pas disposé à croire que sa seule legereté, de concert avec l'action du cœur, le porte à l'exterieur, & l'éleve principale-

(a) *Quesnay, l'Art de guerir par la saignée, p. 329.*
ment

ment vers la tête, comme il arrive aux esprits fermentés des liqueurs fortes, & qu'ainsi le visage peut être souvent couvert d'une grande multitude de boutons même *confluens*, tandis qu'il n'y en aura qu'un petit nombre de bien distinctement séparés, aux autres parties du corps. Et c'est en effet ce que l'expérience confirme tous les jours.

Quoi qu'il en soit, telle est la vertu du venin, que chaque fibre solide de la peau à laquelle il est porté par le bénéfice de la circulation, doit être irritée, froncée, crispée par cet accrochement. Ensuite par je ne sçai quelle analogie de cette irritation avec celle que produisent les Catharides topiquement appliquées, le venin y attire une serosité fine déjà infectée, laquelle tant par le resserrement, que par la configuration singulière de ces parties,

y forme d'abord des vessicules, d'où naissent peu à peu de petites tumeurs en pointe, qui s'agrandissent en tout sens par les nouveaux suc's toujours corrompus qui y abordent sans cesse, y crouissent, s'épaississent, s'enflamment, s'élaborent, se digerent, & enfin se convertissent en pus avec les fibres mêmes, par l'action, & la réaction des vaisseaux, que le froncement inflammatoire augmente.

Après l'éruption, les symptômes se calment, & cela est-il surprenant? La fièvre, ce mouvement des liqueurs accéléré par le mélange de la contagion, est l'heureux instrument dont la nature se sert ordinairement pour se débarrasser des causes internes des maladies. Sans ce salutaire agent pourroit-elle remporter la victoire sur un aussi redoutable ennemi?

La peau est tenduë avec chaleur, douleur & inflammation. Ainsi la circulation & la transpiration y sont empêchées, & par consequent les humeurs en sont plus fortement répouffées. Voila, à mon avis, la seule cause des maux de gorge qui vont quelquefois jusqu'à la squinancie, & particulièrement des enflures du visage, des pieds & des mains, qui sont d'autant plus considerables que la membrane cellulaire de Ruisch est plus minée, & consequemment résiste moins au reflux des liqueurs. Il est donc tout naturel & nécessaire que les paupieres soient le plus enflées; & comme des fievres bien plus ardentes que la petite Verole ne donnent point lieu à ce gonflement, on est fondé à croire que la raréfaction du sang y entre à peine pour quelque chose.

Je suis tenté de vous faire

part , ou ce qui revient au même , de vous faire rire de l'opinion de M. Quesnay ; il prétend que c'est le “ venin même de ce mal ” qui excite dans les fucs des tiffus ” celluloux un mouvement intestine par lequel il dégage & rassemble les atomes d'air , qui par leur jonction recouvrent une élasticité dont la dilatation produit le gonflement , comme il arrive , ajoûte-t-il doctement , par l'action d'un serpent qu'il nomme en François *Inflator*. ” C'est le *Souffleur* qu'il entend ou le *Prestre* de Gena , & des autres Naturalistes. Certes il ne manque à ce Serpent qu'un nom Grec , comme celui de que M. Boerhaave me fit l'honneur de m'écrire il y a quelques années qu'il lui avoit donné , à cause de ses effets , pour donner une grande idée de l'érudition de ce Chirurgien , & de l'art avec lequel il

ſçait l'étaler. Mais que dites-vous d'ailleurs de cette explication ? Ne la trouvez-vous pas bien fine & bien ſubtile ?

Pour ce qui eſt de la ſalivation des adultes & de la diarrhée des enfans, ces deux effets ne viennent évidemment que du ſeul reflux des humeurs ; ainſi quoique le ptialifme paroiffe appartenir en propre à l'eſpece *confluente*, cependant il accompagne quelquefois l'eſpece *diſcrete maligne*, c'eſt-à-dire, celle dont les grains ſont trop ſuperficiels pour expulſer toutes les humeurs morbifiques, & celle même, qui quoique douce & benigne, eſt ſi mal traitée, que les eſpaces vuides reſtent blancs & ſaſques vers le 8^e. jour, qui eſt le tems où la ſupuration commence à ſe faire. Car alors les humeurs ne circulant aucunement dans ces intervalles, il ne ſe peut faire qu'elles ne ſoient repouſſées

par les glandes salivaires. Mais qui peut dire si les enfans qui ne sçavent point encore cracher, ou qui en ont peu l'habitude, ne s'aliveroient pas, si le talent de déglutir qu'ils paroissent posséder d'une façon admirable, dès qu'ils viennent au monde, ne leur faisoit avaler toute la salive qui se décharge dans leur bouche? Or cette humeur ne pouvant être digérée en entier, ni rentrer toute dans le sang, suivant les loix économiques, doit, ce semble, en partie contribuer à donner aux enfans ces flux de ventre qui leur sont si familiers. Je dis en partie, car je ne doute point que la *retrocession* des liqueurs n'occasionne un grand déchargement de matieres dans les intestins par les veines mésentériques, comme on en peut d'ailleurs juger par les diarrhées dont on est surpris, dès que le froid de l'air a supprimé la transpiration.

La Salivation venant tout à coup à cesser, cause la mort; Mr. Helvetius nous en donne la raison, p. 218.

Enfin les accidens qui arrivent dans le tems de la supuration, sont faciles à expliquer; la matiere purulente à force d'être agitée dans le sang, s'y putrefie, irrite les nerfs & les membranes nerveuses, produit une fièvre putride avec les plus fâcheux symptômes. Voyez Boerhaave, *Aph.* 1400.

CHAPITRE VII.

Des Cordiaux.

LEs Cordiaux dont on se sert pour faire sortir la petite Verole, sont principalement le Safran, la Theriaque, le Diascor-

dium, la Confection d'Iacinthe, la Poudre de la Comtesse de Kent, les divers Bezoards, une liqueur chaude que les Anglois nomment *Poffet*, les Eaux distillées aromatiques, le Liliium, le Laudanum de Sydenham, l'Opium, le Syrop de Diacode, les Vins chauds, &c. L'effet de ces Medicamens est d'augmenter les sueurs, de diminuer la chaleur, la Fievre & les autres symptomes, de précipiter le plus souvent l'éruption, d'augmenter la multitude & la malignité des boutons, & quelquefois de les empêcher de paroître.

Tout comme le vin, l'exercice du cheval, de l'amour, & ce qui met le sang en mouvement, augmentent l'ulcere, & l'écoulement de la Gonorrhée, parce que le virus venerien devenu plus acre, ronge, enflamme, & change en pus plus de matiere & de vaisseaux, de même le venin de

la petite Verole devenu plus actif par l'usage des Cordiaux, se promene plus tumultueusement dans le sang, infecte & enflamme une plus grande quantité de fucs. Ce qui par consequent doit produire un plus grand nombre de pustules, & des pustules plus acres dont on est fort defiguré. Voilà la raison de ce fait que tous les Praticiens ont observé, qui est que tous les remedes chauds contribuent tellement à la multiplication des pustules, qu'il semble qu'ils pourroient enfin venir à bout de convertir toutes les humeurs en petites Veroles fort corrosives, parce que le sang depouillé par l'excès de sueurs, de la férosité qui ser voit à le détremper, acquiert une consistance seche, & inflammatoire, qui porte le venin au plus haut point de mordacité; d'où l'on conçoit que ce n'est qu'à force d'irritation, que les partisans

des cordiaques reussissent si bien pour l'ordinaire à faire sortir ce mal.

Voici maintenant comment je conçois cet effet tout contraire des mêmes remedes, qui est l'empêchement de l'éruption.

Il est constant que le venin de la petite Verole enflamme le sang, fronce, crispe, & resserre les petits vaisseaux. Si donc on donne aux fluides plus de vivacité, & au poison plus d'activité, il en resultera une double agitation, & en consequence une densité inflammatoire dans toute la substance des liqueurs; les molecules trop épaissies présenteront aux petits vaisseaux plus de volume qu'il n'en pourra passer par leurs diametres angustiés; les suc corrompus qui eussent aisément enfilé les conduits cutanés, si on les eut suffisamment delayés & attenués, seront absolument hors

d'état d'en venir à bout; d'où il suit que l'éruption ne se fait point, parce qu'on la provoque, & que de nouveaux fucs sont infectés par le reflux des premiers, ce qui donne lieu aux inflammations des visceres. Car comme l'action du cœur redouble proportionnellement à l'irritation, à la Fievre, & à la résistance qui augmente dans les petits vaisseaux, il ne se peut faire que les tuyaux ne s'engouïent ou ne s'engorgent dans les parties où la matiere aura été forcée de refluer, & qu'ainsi la petite Verole au lieu de sortir au dehors, ne soit étouffée au dedans, & le malade avec elle. L'ouverture des Cadavres justifie ce que j'avance. Nos Medecins les plus employés peuvent dire combien de fois ils ont vu des épanchemens, des inflammations, des depôts, des colliquations putrides, des gangrenes sanieuses, &

tant d'autres ravages internes produits par cette funeste méthode. Et plût au Ciel que tous ces tristes effets pussent venir à bout de desfilier les yeux du Public, & de le faire revenir enfin des faux préjugés qui le soulevent aveuglément contre une pratique contraire : Voici, à mon avis, les seuls retranchemens qui s'offrent aux Cordiaux. Il arrive quelquefois, quoique rarement, que la petite Verole ne peut sortir, ou rentre dans le sang, pour s'être temerairement exposé à un air trop froid, pour avoir bû des liqueurs trop froides, pour s'être fait saigner, ou purger mal à propos, parce qu'on est travaillé d'une diarrhée très-abondante, ou enfin parce que les Esprits vitaux essentiellement foibles & languissans, comme le sang apauvri qui les fournit, ne donnent point assez de mouvement aux solides,

ni aux liquides ; en ces cas il faut ſçavoir ranimer la nature , pourvû qu'on ſoit en même tems bien sûr que la *prostration* du pouls ne puiſſe venir de cauſes contraires. Mais le jugement n'eſt ici facile que pour ceux qui n'en ont point.

Il eſt de fait qu'un ſeul phlegmon donne la Fievre , lorsqu'il ſupure. Donc plus on aura de boutons , plus la Fievre de la ſupuration ſera vive & dangereuſe , & c'eſt auſſi ce que l'expérience confirme. Les remedes chauds multiplient les grains , par conſequent ils doivent être preſque toujours preſcrits de la ſaine pratique. Pour une circonſtance qui les admet , mille autres les condamnent ; le calme qu'ils produiſent d'abord eſt un calme trompeur qui n'annonce que des orages.

CHAPITRE VIII.

De la Saignée.

LEs embarras du cerveau , l'inflammation surtout syncopale , la dissolution putride du sang , de violens rhumatismes , & plusieurs autres causes semblables rendent le pouls petit , ferré , étouffé , d'une extrême débilité , & en quelque sorte si mourant , qu'on le sent à peine : en ce cas je suis convaincu par expérience que pour reveiller les forces expirantes , il n'est point de meilleur cordial que la saignée. A mesure que le sang coule , la circulation étranglée se développe , le pouls reprend vigueur , & par conséquent la petite Verole qui se trouveroit dans un sujet ainsi affecté , seroit pour moi

une double indication pour faire saigner le malade. Quand les foibles, les langueurs, les abbate-mens viennent de quelque inflammation interne qui empêche le venin de s'accrocher à la peau, comme il arrive souvent; il n'est donc rien de si efficace que de verser du sang.

Le principal usage de la Saignée, est avant la sortie des pustules; cette évacuation, selon quelques Praticiens, les a quelquefois empêché de paroître, non en les étouffant, comme nous l'avons dit des Cordiaux, mais en le faisant sortir par la transpiration. Pour moi je n'ai jamais été assez heureux pour faire la même remarque, quoique j'aye souvent employé les mêmes moyens. Mais on verra par une observation que je communiquerai en tems & lieu, que la saignée rend le nombre des boutons moins considérable, &

leur qualité plus douce.

Il est donc prudent de saigner avant l'éruption de quelque petite Verole que ce soit, & quand même les symptômes seroient extrêmement legers. Le mal le plus doux & le plus benin le devient encore plus par la saignée : c'est un fait. Mais c'est surtout dans les adultes qu'il faut severement ordonner ce remede. Car pour les enfans, il faut sçavoir qu'ils ont les fibres d'autant plus lâches, & le sang d'autant plus dissous, qu'ils sont plus jeunes, ou plus près de leur origine, & que pour cette raison les suites de la petite Verole sont bien moins à craindre que dans ceux dont un âge plus mur a racorni les vaisseaux, & desseché le sang. C'est donc la vehemence des premiers symptômes qui doit déterminer un Medecin à saigner les enfans, même dans le berceau, & à verser proportion-

porticnnellement plus ou moins de sang. On les saignera même au pied, si l'oppression, l'assoupissement, ou le delire l'exigent, & quelque repugnance que les parens y apportent, on tiendra ferme, & on ne trahira point les viies de sa conscience pour favoriser son avancement. Mais si l'on ne prevoit aucun danger, il vaut mieux traiter le malade sans le saigner, que de prendre mal à propos son congé. Les temperamens sanguins, chauds, huileux, salins, brulés tant par leur propre ardeur, que par le feu du vin, des liqueurs, des veilles, & des plaisirs de l'amour, exigent une conduite toute differente. La petite Verole qui paroît d'abord la plus douce, peut avoir dans ces personnes les plus cruelles suites; il seroit donc temeraire de se relâcher en leur faveur, & l'on doit les saigner d'abord au bras, & en-

suite au pied. La révulsion se fait par la saphene ; ainsi la tête est moins sujette à s'embarasser ; de plus la petite Verole sort également bien , & est moins abondante au visage. Article intéressant principalement pour le beau sexe.

Regle generale , c'est sur la violence de la Fievre , la nature des accidens , l'âge & le temperament du malade, qu'on regle les saignées qu'on doit faire.

Ce n'est pas tout que de saigner avant l'éruption , si les accidens l'exigent , il faut hardiment pratiquer le même remede , malgré toutes les préventions du vulgaire , en tout autre tems de cette maladie. Les pustules sont autant de petits depôts inflammatoires ; elles ne contr'indiquent donc point la saignée , & il n'y a gueres moyen de se dispenser de la faire , si la fièvre persiste toujours avec beau-

coup de violence, malgré l'éruption la plus heureuse. Mais si les boutons ne font que commencer à percer la peau, & ont bien de la peine à en venir à bout, la saignée, loin de faire rentrer la petite Verole, la feroit sortir, à moins que le pouls ne fût très-foible. La Fievre seule doit donc nous déterminer à saigner pendant l'éruption. Mr. Helvetius avoüe qu'après la saignée les boutons palissent, surtout dans leur cercle, & que l'éruption se fait plus lentement, mais il pense avec raison que ces symptômes ne peuvent être qu'avantageux, en ce que le tems de la supuration se passe avec plus de tranquillité.

La saignée se pratique encore pendant la supuration, quand la rarefaction du sang l'exige: on calme en même tems les accidens qui sont assez frequens dans cet état, & qui ne dépendent pour

l'ordinaire que du mauvais traitement des premiers états.

Tel est en general l'art des saignées dans la petite Verole ; mais comme le succès de cette maladie dépend de ce qu'on fait d'abord, il est évident qu'on doit les proportionner moins au present qu'au futur. Si par exemple la tête doit aisément s'embarasser, ce dont on juge principalement par la malignité inflammatoire de la Fievre, on doit insister sur les saignées du pied ; au lieu qu'il suffit d'en faire une dans ces dissolutions plus ou moins putrides qui se rencontrent dans les petites Veroles apellées *Cristallines*.



CHAPITRE IX.

*De la petite Verolle dans les personnes
du sexe qui ont leurs regles.*

UN Medecin appellé chez une femme qui a ses regles compliquées avec tous les signes d'une petite Verole quelle quelle soit, ou dont le flux vient à couler, en quelque tems que ce soit de cette maladie, doit soigneusement s'informer si c'est au terme periodique, ou non, qu'il paroît. Si les regles viennent au tems marqué, c'est une saignée naturelle dont il ne faut interrompre ni augmenter le cours. Toute autre évacuation pareille faite au bras pourroit la surprendre, ainsi le sang destiné par la nature pour cette sécretion, ren-

treroit dans les vaisseaux, ou il augmenteroit la Fievre, pour ne rien dire des autres desordres qu'il pourroit causer. Une saignée du pied determineroit plus de sang dans les mêmes parties inferieures, & en augmentant par consequent l'écoulement, pourroit occasionner des pertes qui nuiroient à l'éruption. Il faudroit donc que la tête fût menacée d'une inflammation prochaine, pour engager un Medecin à oser saigner, non du bras, mais du pied, une femme qui auroit ses regles au tems marqué avec tous les symptômes qui annoncent la petite Verole.

Mais si les regles paroissent hors du terme naturel, il faut regarder cette évacuation comme symptômatique, purement fortuite, ou accidentelle, à laquelle la nature ne prend aucune part. C'est une entreprise sur elle de la part de la maladie, qu'il convient de repri-

mer, & en cela il y a d'autant moins de danger, que le sang qui coule n'a point été destiné, ni préparé pour cette secretion. C'est donc un effet de la seule agitation des fluides qu'il faut calmer par une saignée du bras, comme on fait dans les pleurésies, les fluxions de poitrine, & dans toutes les maladies inflammatoires, qui souvent provoquent à contre tems le flux menstruel par l'extrême impetuosité de la circulation. Mr. Sydenham propose une autre voie. Tant que le flux menstruel ne paroît devoir rien déranger dans l'éruption de la petite Verole présente ou prochaine, en quelque tems qu'il coule, il permet qu'on se tienne en repos, sans employer d'autres remèdes qu'une boisson redoublée d'eau laiteuse, qui est un mélange de beaucoup plus d'eau que de lait, & un narcotique tous les soirs. Il assure du

succès de cette methode, temoin le Docteur Millengton son ami ; & on l'a trouvée aussi heureuse pour l'avoir pratiquée sur sa parole.

Il est vrai que tout ce qui tempere beaucoup l'ardeur du sang, est capable d'arrêter cet écoulement, ainsi la saignée au bras que j'ai proposée d'abord, doit tendre au même but que la liqueur laiteuse de Sydenham. Mais par cette même raison les pustules & l'enflure du visage & des mains se conserveront mieux, au lieu que les remedes chauds qui paroissent mener plus droit au but, ne servent qu'à en éloigner, parce qu'ils ne peuvent qu'augmenter ce flux. Qu'une femme en couche soit surprise de la petite Verole, on voit par ce qui a été dit ci-devant qu'il faut respecter l'évacuation particuliere qui se fait alors, & laisser agir la nature ; ce n'est que dans
des

des cas urgens qu'on peut ouvrir
la saphene.

CHAPITRE X.

*Des Hémorrhagies qui surviennent
dans la petite Verole.*

SI vous êtes appelé chez une personne du sexe dont les regles coulent au terme naturel, ou à contre-tems, ne vous avisez donc pas de conseiller aucun regime chaud, sous pretexte de mieux faire sortir la petite Verole, ou de l'empêcher de rentrer, comme font ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux; car après une pareille conduite, on a vû des hémorrhagies & des pertes que l'art ne peut arrêter. Mais comme la même cause qui fait couler les regles à contre-tems, peut occa-

fionner d'autres hémorrhagies dans tous les tems de la petite Verole, il est évident qu'on peut le plus souvent les reprimer comme le flux menstruel.

Il faut que je vous fasse part ici d'une observation fort importante. On a vû dans de petites Veroles malignes des pertes par les voies uterines, & des hémorrhagies par le nés que l'on trouva rebelles à tous les remedes ordinaires, & qui ne guérissent assés soudainement que par des cordiaux & par les narcotiques. C'est qu'il est, suivant Morton, à qui on doit cette remarque, des hémorrhagies qui viennent de la violence faite & restée au mouvement tonique des vaisseaux par un amas des suc sanguins, qui rend leurs diametres entr'ouvers, & beans. Or les narcotiques venant alors à dissiper le spasme tonique, & le cordial venant à fondre les

sucs croupissans, ceux-ci rentrent dans la circulation, & les diamètres des tuyaux ouvers recouvrant leur ton se referment, & assûrent la guérison.

CHAPITRE XI.

Des Vomitifs & des Purgatifs.

Monsieur Sydenham a observé que des purgations reiterées, avant que la contagion se fût glissée dans le sang, rendoient souvent loüables & *distinctes*, les petites Veroles qui survenoient ensuite. Mr. Helvetius qui a poussé les choses bien plus loin sur ce sujet, a souvent remarqué que la maladie se passe bien plus tranquillement, & a un succès toujours plus heureux, quand les évacuations excitées par la na-

ture, ou l'art, ont été fort abondantes. Elles appaisent en effet les nausées, les vomissemens, obvient aux dévoiemens occasionnés par les crudités de l'estomac, reveillent le cerveau assoupi, moderent les diarrhées presentes, debarassent les premieres voies des matieres qui y croupissent, (& il s'en trouve toujours beaucoup dans les gens crapuleux,) & par consequent les évacuans tant par en haut que par en bas conviennent dans la petite Verole, surtout avant l'éruption. Mais c'est principalement dans celles qui sont compliquées avec une Fievre maligne, que ces remedes font des miracles.

On les met en usage pendant l'éruption, si on n'a pû le faire plutôt, après & même pendant la supuration, si les accidens continuent, comme on le verra en tems & lieu.

Après avoir calmé l'inflammation par des saignées, on donne donc sans peril l'émetique, par exemple aux gens crapuleux, demie once de vin émetique, une once & demie d'huile d'amandes douces, six gros de syrop violat, le tout mêlé avec deux onces de quelque eau temperée. Mais dans l'affection comateuse, il faut un émetique qui ébranle plus les nerfs, comme le tartre émetique avec la manne dans un boüillon. J'avoüe avec Mr. Hecquet que les saignées précipitamment faites épargnent & préviennent ces accidens, empêchent l'inflammation de gagner l'estomac, & sont souvent un remede souverain pour guérir les vomissemens, & même les cours de ventre. D'ailleurs si l'on est menacé d'une petite Verole très-benigne, que le sujet soit foible, délicat, ait toujours mené une vie sobre, je ne crois pas qu'il

soit necessaire d'exciter ce tumulte dans le sang.

Une circonstance qui exige un vomitif, c'est l'épaississement de la salivation dans les petites Veroles confluentes; mais il faut qu'il soit fort; car en agitant des humeurs qu'il n'auroit pas la force d'évacuer, il précipiteroit le malade en de plus grands dangers. Enfin les purgatifs sont encore usités à la fin de chaque espee de petite Verole, comme nous le dirons.

CHAPITRE XII.

De l'Opium.

L'Opium ne convient pas seulement dans les petites Veroles *confluentes*, on le donne avec un égal succès dans les *discrettes*,

lorsque le malade se trouve fatigué par des insomnies qui souvent ne dépendent que de la douleur ou de l'inquiétude causée par l'inflammation des boutons, & non par celle du cerveau, car alors tout narcotique seroit dangereux.

De tous les remedes *toniques*, aucuns ne remettent si vite, si sensiblement ni si sûrement l'ordre & le calme dans les oscillations des fibres nerveuses, que l'Opium; par son action les fibres convulsives reprennant leur ton, par consequent elles travaillent à loisir & mieux la coction du suc verolique qu'elles menent ainsi à une supuration loüable & légitime; d'ailleurs l'ardeur de la fièvre se modere, le tumulte des esprits s'appaise, les malades sont préservés, ou guéris de ces inquiétudes énormes qui les jettent dans des mouvemens spasmodiques &

autres accidens plus funestes. Voilà les raisons pour lesquelles Sydenham fait tant d'usage des narcotiques dans les petites Veroles confluentes, & pour le dire en passant, il est le premier, depuis les Arabes, qui ait jamais eu l'idée de cette methode de traiter cette maladie. Or c'est précisément au commencement de la salivation que Sydenham donne ou son Laudanum, ou le syrop de Diacorde qu'il mêle tantôt avec des eaux cordiales, tantôt avec des eaux temperantes, selon qu'il veut calmer la nature, ou la débarasser de son ennemi. Les regles des femmes periodiquement ou à contretems arrivées, les pertes de sang, les diarrhées les plus effraiantes, toutes les évacuations en un mot se trouvent foulagées, ainsi que le sujet, par le divin sçavoir faire, par l'art admirable avec lequel ce Grand Praticien sçait manier le

pavot & ce qui en vient. En un mot les cas les plus défefperés, où ce medicament fait des miracles, prouvent combien il est ami de la nature, & qu'il n'est pas surprenant qu'il soit cheri de tous ceux qui sont sujets aux insomnies, aux inquiétudes, & aux agitations spasmodiques. Mais ce qui fait bien voir le peu de fondement de toutes les préventions des ignorans contre l'Opium, c'est que Sydenham qui merite ici le titre de notre premier légiflateur, n'a presque d'autre cordial dans toute sa vaste pratique, que l'Opium, & certe il n'en fût jamais de plus heureuse. Morton prodiguoit à la verité ce remede, tandis que Sydenham ne le donnoit qu'avec beaucoup d'économie; mais le premier n'en tiroit pas le même avantage, par ce qu'il le marioit mal; les cordiaux vifs qu'il y mêloit n'étoient pas assez *innocentés*,

selon l'expression singuliere de Mr. Hecquet, par ce merveilleux antidote. C'est pourquoi ses malades étoient traversés de beaucoup plus d'accidens que ceux de Sydenham.

On objecte que Mrs. Hoffman & Sthaal, Medecins de la plus haute reputation, ne recommandent point l'Opium dans la cure de la petite Verole, & qu'ils ne s'en servoient point eux-mêmes, & cependant ne guerissoient pas moins cette maladie. Il seroit facile de retorquer cette objection, mais je me contenterai de repondre avec Mr. Hecquet, que le premier a sa liqueur anodine minérale, qui est son calmant spécifique, & si en usage à Paris dans les aigreurs opiniâtres, comme Sydenham a pour les petites Veroles putrides sa limonade minérale dont nous parlerons: pour Mr. Sthaal, il dit lui-même qu'il

ne condamne point l'Opium dans la cure de la petite Verole, mais qu'il y sçait suppléer par le régime qu'il fait observer à ses malades. Il a son nitre crud, son jus de citron, ses pillules calmantes, sa poudre temperante, à laquelle Mr. Sylva sçait si bien associer le sel sédatif de Mr. Homberg, quand il s'agit de calmer l'extrême rarefaction du sang. Mais que nous faisons par l'Opium, ce que ces Grands Medecins font sans ce remede, cela reviendra toujours au même, & l'avantage qu'on peut retirer des narcotiques n'en sera pas moins réel & considerable.

Entrons maintenant plus avant avec Sydenham dans l'art de distribuer les narcotiques, c'est principalement dans les petites Veroles *confluentes* qu'il faut les donner, mais dans l'âge adulte, parce qu'alors les inquiétudes dont on est tourmenté empêchent de

dormir (au lieu que les enfans dorment fans cesse) ou du moins mettent le trouble dans les esprits , ce qui nuit à l'éruption : car comme on peut avoir une circulation douce & tranquille fans sommeil , (& je l'ai souvent éprouvé moi-même , après avoir pris de l'Opium) de même il arrive aussi quelquefois qu'on a les esprits fort agités en dormant beaucoup. Auquel cas le sang n'étant point tranquille , malgré le sommeil , l'éruption seroit viciée tant par rapport à ses progrès qu'à la nature de chaque phlegmon. On ne sçauroit trop appuyer sur un fait d'une aussi grande consequence. L'agitation du sang nuit non seulement à la sortie des grains , comme je l'ai fait voir ci-devant ; mais par la même raison la matiere peccante qui a déjà commencé à percer la peau , est arrêtée ; d'où les pustules se flettrissent , & au

lieu de cette liqueur jaune qui est le caractère des bonnes petites Veroles, elles ne contiennent que des matieres ichoreuses, noirâtres, ou tout autre suc non naturel. On ne peut donc mieux faire que de rallentir ce mouvement deregulé du sang & des esprits, qui est inseparable des petites Veroles confluentes dans les adultes, soit par l'Opium, soit par une methode équivalente à ce grand remede, s'il en est.

Parmi toutes les préparations où entre l'Opium, le syrop de Diacode, comme moins échauffant merite la préférence, de l'aveu de Sydenham, qui dit cependant s'être servi avec succès de son Laudanum liquide. Pour ce qui est de la doze du syrop, non seulement elle doit être proportionnée à l'âge du malade, mais au degré des symptômes: & celle qui sera peut-être trop forte pour celui

qui a les esprits doux & tranquilles, suffira à peine à des personnes naturellement fort vives & fort agitées. Six dragmes conviennent en general au plus grand nombre; cependant dans les adultes on ne peut gueres en donner moins qu'une once à chaque fois, si l'on veut tirer parti de ce remede. Quant aux enfans qui, comme je l'ai dit, ont beaucoup de pente au sommeil durant tout le cours de la maladie, ils n'ont gueres besoin de parégariques, si ce n'est dans des cas urgens; & alors il est assés difficile d'en déterminer au juste la doze. En effet soit qu'ils soient indiqués par l'extrême agitation des esprits, des vomissemens, & des diarrhées énormes ou par de violentes douleurs, il faut penser que si la premiere doze n'atteint pas le but qu'on s'est proposé, on en doit donner une autre jusqu'à parfaite satisfaction.

C'est donc moins la quantité d'Anodin qu'on a donné qu'il faut considérer, que l'effet qu'on en doit attendre. Dès qu'on l'obtient, c'est alors, & non plutôt qu'on en doit quitter l'usage; mais il faut toujours avoir soin de mettre quelque espace de tems entre chaque doze, pour être en état de discerner, si la dernière a produit l'effet souhaité, avant que d'en faire prendre une nouvelle, & dès qu'on aura une fois obtenu le but qu'on s'étoit proposé, on diminuera suivant les circonstances la doze de ces remedes, qu'on doit donner principalement depuis que les pustules commencent à grandir, jusqu'à la fin de la maladie; c'est-à-dire depuis le 6^e. jour jusqu'au 17^e. & cela vers les 5. ou 6. heures du soir, afin qu'ils ne se trouvent pas dans les redoublemens qui arrivent la nuit: quoiqu'on les donne aussi pour faire for-

tir la petite Verole. Et Sydenham en a fait prendre dans un seul jour jusqu'à 2. onces & $\frac{1}{2}$. dans un cas pareil, ou la violente agitation du sang produisoit un délire terrible.

Mais tout comme le quinquina guérit mieux les fievres intermittentes, quand le malade quitte le lit, de même si l'on est forcé de recourir aux opiats dès les premiers jours de la maladie, on produit plus de calme dans les esprits, quand le malade peut rester levé. Dernier article dont nous ferons sentir toute l'importance.

Les narcotiques peuvent donc convenir en tout tems de la petite Verole, & on doit toujours en avoir un tout prêt pour remédier aux accidens dont on peut être surpris. Qu'un enfant par exemple, qui a déjà toutes les dents soit travaillé de tous les symptômes qui annoncent la petite Verole, sans excepter les convulsions,

vulsions , ou même l'épilepsie , pour remedier à ce dernier symptôme , la bonne Medecine ne connoît rien de mieux que les cordiaux & les narcotiques mêlés ensemble en petite doze. Sydenham donne 5. gouttes de son Laudanum à un enfant de 3. ans , & lui fait appliquer un emplâtre épipastique à la nuque du col : d'où il faut conclure que le bruit que tant de gens prevenus font contre l'Opium , les accusations , les mauvais succès , enfin toutes les plaintes que l'on fait contr'eux , n'ont d'autres fondemens que l'ignorance , la mal-adresse , ou la témérité de ceux qui s'en servent.



CHAPITRE XIII.

Des moyens de prevenir la petite Verole , ou du moins de la rendre plus benigne.

IL ne suffit pas de connoître une maladie , & de la guérir ; il seroit plus beau de la prévenir , faire avorter la petite Verole , l'étouffer en son germe , & obvier ainsi à ces funestes états qui enlèvent tant de malades , c'est la plus belle entreprise que l'homme puisse concevoir , & le plus grand service qu'on pût rendre au genre humain.

Un Chimiste , dont pour son honneur on nous a caché le nom , s'étant persuadé que la cause de la petite Verole étoit animée par un million de petits vermisseaux

qui avoient beaucoup de pieds & de becs très-aigus, se piquoit d'avoir en poche, & dans ses *spécifiques* de quoi arracher ou rompre les dens à ces petits animaux, cétoit, un *magistere*, une *perle*, un *bezoard*, une *essence toute de benediction*; plein de son enthousiasme, il regardoit les grains de la petite Verole, comme des soupiraux, au travers desquels il falloit faire sortir ces petits animaux, qui comme de rage de se sentir expulsés, mordoient & ravageoient les endroits par lesquels on les chassoit; car c'est de-là, disoit-il, que venoient les marques affreuses ou les cicatrices de la petite Verole. Telle étoit la folle imagination de cet Auteur inconnu. Ce fut de cet insensé spécifique qu'on a vu se parer dans Paris divers guerisseurs, & entr'autres l'Abbé Agnan qui lui donnoit le nom de volatil, & le faisoit prendre pour empêcher

les pustules de paroître ; mais tous ces secrets ont eux-mêmes péri dans leur germe ; cette histoire est de Mr. Hecquet (a). Voici maintenant ce que la bonne Medecine doit tenter , & ce quelle nous dicte par la bouche d'un de ses plus surs oracles. La perte de tant de malades , à qui l'art porte si souvent en vain ses secours ordinaires ; la grande utilité qui reviendrait au genre humain de la decouverte de l'Antidote du venin de la petite Verole , font sans doute des motifs suffisans pour exciter l'industrie & le zèle de nos Medecins les plus habiles à d'aussi belles recherches. Or qu'on puisse les faire avec succès , & trouver enfin ce contre-poison si desiré , c'est dit Mr. Boerhaave , ce que la comparaison de l'histoire des Antidotes & de la nature de ce mal connue par ses effets , font assés espe-

(a) V. Le Brigandage de la Medecine.

rer. Le chercher, ce même antidote, dans l'Antimoine, & le Mercure reduits à une grande égalité, c'est à quoi ce fameux Medecin d'Hollande nous invite par le succès que l'usage de ces remèdes chimiquement préparés lui a quelquefois procure.

Mais en attendant que l'Auteur de la plupart des découvertes, le hazard nous favorise de ce divin spécifique, dont la connoissance est peut-être réservée à des siècles plus heureux, Mr. Boerhaave conseille un autre moien de prevenir la petite Verole; c'est une methode generale antiphlogistique, parce qu'elle a été trouvée assés efficace dans toute maladie inflammatoire pour empêcher les progrès de l'inflammation, & prevenir par consequent la supuration & ses suites.

Dans ce dessein d'étouffer la petite Verole en sa naissance, de la

guerir lorsqu'elle est encore cachée dans le sang, & d'empêcher en un mot les pustules de paroître, il veut 1^o. qu'on soit saigné autant que le demande la violence de l'inflammation: 2^o. qu'on relâche toute la peau, la bouche, l'ésophage, les intestins par des lavemens & des fomentations fréquentes: 3^o. qu'on boive beaucoup d'eau legerement farineuse, aigrelette, nitrée, ou de l'hydrogale fort legere, qui est un mélange de plus d'eau que de lait: 4^o. qu'on observe un regime leger, qu'on respire un air un peu froid, qu'on ait le corps bien couvert & disposé à transpirer, sans cependant jamais trop l'échauffer; car quoique dans cette maladie, ajoute le même Auteur, on pense rarement à l'indication qui se presente, qui est d'arrêter les progrès de l'inflammation que cause la petite Verole, & encore moins à

cette methode résolutive qui réussit dans toutes les autres inflammations, cependant le hazard a souvent produit aux yeux du Medecin qui ignoroit la maladie, des succès qui justifient une telle curation. Qui est-ce qui a un peu pratiqué & n'a pas remarqué avec Sydenham dans des tems de petites Veroles épidémiques, des malades attaqués de tous les symptômes qui precedent ordinairement l'éruption, être preservés de cette éruption, au moyen des saignées qu'on a eu soin de leur faire dès le commencement.

La petite Verole est donc souvent sans petites Veroles, selon l'expression de Mr. Boerhaave; & l'on voit aussi quelquefois des pustules à la peau principalement du visage, sans qu'on ait été prévenu par aucun des indices ordinaires de la petite Verole. Cela posé il paroît qu'on pourroit si bien trai-

ter la petite Verole en son premier commencement, qu'il ne sortiroit aucune pustule : Mais pour être sûr d'avoir étranglé le monstre en sa naissance, il faudroit être également certain qu'il ne fût pas possible qu'aucune autre maladie ressemblât à celle-ci. Or je le demande aux Medecins les plus employés, combien de fois n'ont-ils pas attendu en vain les pustules de la petite Verole, parce qu'en effet il est des fievres singulieres qui prennent absolument la même face, & sont accompagnées de symptômes qui sont précisément les mêmes ? Comme on prend quelquefois la petite Verole pour la pleuresie, la néphrétique ou des fievres ordinaires, on peut donc prendre aussi d'autres maladies pour celle-ci, & par conséquent se vanter d'avoir empêché les pustules de paroître, dans un mal, dont la nature n'étoit pas
d'en

d'en pouffer aucune au dehors. Je crois connoître tous les signes qui annoncent le mal dont je traite, & j'avoüe que j'ai été plus d'une fois surpris de les voir sans aucune suite ; le venin sembloit être sorti, comme il étoit entré. J'ai aussi quelquefois vû des pustules percer la peau, à l'heure que je m'y attendois le moins ; mais une observation qu'il faut que j'ajoute, parce que je l'ai souvent verifiée, c'est qu'alors il n'en sortoit qu'un petit nombre d'un très-bon caractère, parce que j'avois beaucoup saigné, & fait observer un régime très-rafraîchissant, pour calmer une fièvre inflammatoire, que je ne croiois point *variolense*. Heureuse erreur, qui rend souvent *discrettes* & *benignes* les petites Veroles, qui sans elles seroient les plus *confluentes* & les plus dangereuses ! Belle leçon pour ceux qui n'ont à opposer à

l'activité du venin , que des reme-
des actifs comme lui , & semblent
être par ce moyen de concert ou
d'intelligence avec la maladie pour
tuer le malade.

Quoique les symptômes de ce
mal bien constatés donnent d'a-
bord avec beaucoup de véhémence,
je crois donc qu'on peut faire
enforte , par cette méthode résolu-
tive, qu'ils ne soient suivis que d'un
petit nombre de pustules benignes.
Mais je ne crois pas que nous ayons
des expériences assez sûres , pour
croire , comme un fait certain ,
qu'aucun Medecin ait jamais de
propos délibéré tellement traité la
la petite Verole en ses premiers
commencemens, qu'il lui ait, pour
ainsi dire , fait manquer son coup.
Aussi Mr. Boerhaave ne s'en vante-
t'il pas. Il convient au contraire
que la voie qu'il propose , quoi-
que non répugnante , ou contra-
dictoire , mais parfaitement bien

indiquée par l'analogie, a besoin d'expérience pour se perfectionner, d'expériences sûres, non équivoques, indubitables. Or j'assure avec vérité que j'en ai fait un grand nombre, & qu'aucune ne m'a pleinement réussi. Une observation suffira pour convaincre que je n'ai rien épargné pour résoudre la petite Verole, & que j'en serois venu à bout au moins une fois, après cent essais, si cette inflammation eût été résoluble comme les autres.

Il y a trois ans que je fus appelé au commencement du Printems, chez une Dame de cette Ville, pour voir un de ses enfans malade, âgé d'environ douze ans; je le trouvai brûlé d'une fièvre vraiment ardente, avec un si profond assoupissement, qu'il n'étoit pas possible de le réveiller, quoiqu'on le poufsât & remuât à chaque instant. La saison, l'enfant qui n'avoit point encore eu la petite Verole, les abbat-

temens, la fièvre & les autres symptômes qui avoient précédé, & dont on me fit l'histoire; tout me fit croire avec raison que la petite Verole préluoit, & que ses suites seroient fort à craindre, si je n'étois alerte à les prévenir. Dès le premier jour de la maladie, je fis saigner l'enfant du bras; le sang qui est presque toujours alors fort beau, étoit rouge & sec. Le second jour, on le saigna encore au bras, le sang étoit plus sec & plus enflammé. Le 3^e. jour, l'affection comateuse fut entremêlée de délire; c'est pourquoi il fut encore saigné du bras le matin, & le soir du pied. Ces quatre saignées qu'on fit assez copieuses, ne dégagerent point le cerveau, mais diminuerent beaucoup la fièvre. Il faut sçavoir que tout fut en même tems porté au plus haut point de rafraîchissement. On donnoit tous les jours de deux heures en deux heures un lavement

émolient & antiphlogistique , fait de Mauves, de Guimauves, de graine de Lin , avec le Miel commun, le Nitre crud ; le tout cuit & fondu dans du clair de lait tourné , avec du vinaigre très-fort. On lui appliquoit de pareilles fomentations sur les reins ; on bassinoit sans cesse les parties ou les vaisseaux plus à découverts , présentent de plus larges surfaces , comme les aisselles , & les jarêts. On lui faisoit boire abondamment tantôt de ce clair de lait fort acide , dont j'ai déjà parlé , & tantôt d'une ptisanne bien plus rafraîchissante que la Limonade ordinaire. Elle étoit faite avec une racine de Scorfonere, le Chiendent, le Citron coupé par tranches , le Christal Mineral , ou le Sel Polychreste. On avoit soin d'humecter l'interieur des narines , de laver les jouës , & d'exprimer sans cesse une éponge trempée dans ces liqueurs chaudes , sur la gorge de l'enfant.

On lui mettoit cinq ou six fois par jour pendant plus d'une demie-heure les pieds dans de l'eau chaude, jusqu'aux genoux; en un mot on prenoit les soins les plus fatigans, pour faire entrer de l'eau dans le sang par toutes les parties: Et quelle eau? Une eau pénétrante, aiguisée par des pointes acides, armée de fels incisifs, & par conséquent presqu'aussi capable d'attenuer le sang, que de le délayer. Le cinquième jour de la maladie étoit venu, & la petite Verole restoit toujours emprisonnée entre les molécules du sang denses, & enflammées. Cela m'embarroissoit peu, parce que j'avois moins pour but de l'en dégager, que de l'empêcher de percer la peau, en éteignant le venin dans le sang même. Je n'étois inquiet que de l'assoupissement qui ne diminuoit point. Pour le vaincre, & pour le moins tirer en longueur, j'aurois pû or-

donner l'Émetique, suivant l'usage, & cela sans peril, l'inflammation s'étant beaucoup calmée par les saignées. Mais j'étois fondé à craindre que les efforts du vomissement n'eussent fait sortir la petite Verole, en augmentant même le nombre & la malignité des pustules, & qu'ainsi mon projet de faire avorter cette maladie, n'eût avorté lui-même. Convaincu de l'existence du mal, quoique caché, & voyant qu'il ne paroissoit point le quatrième jour, j'aurois pu recourir à quelque Cordial pour le faire sortir & soulager ainsi la nature opprimée; mais trop instruit par les observations de Sydenham, par ma propre expérience, & par la raison même, je n'avois garde de conseiller un remede qui eût rendu la petite Verole beaucoup plus dangereuse, & n'eût produit qu'un calme trompeur. Et d'ailleurs, outre que cela m'écartoit en-

core plus de mon but, j'étois persuadé, par le pouls, que la nature se suffiroit enfin à elle-même, & que si je ne pouvois empêcher la petite Verole de sortir, elle sortiroit avec moins d'escorte, par ma méthode, que par toute autre. Ce fut donc pour ou l'un ou l'autre but que je m'avisai enfin du plus heureux stratagême qui fût jamais, & dont aucun Medecin, que je sache, n'a fait mention. Je fis mettre tout le corps de l'enfant, jusqu'au col, dans un bain chaud d'eau & de lait. Les fibres de la peau se relâcherent, ainsi que le tissu des molécules du sang; les vaisseaux trempés dans le bain s'élargirent, reçurent par consequent plus de sang, d'où la tête se dégagea nécessairement peu à peu; & enfin dans l'espace d'une heure de bain, le malade se réveilla, tous les symptômes se calmerent, & cependant la petite Verole qui ne paroissoit

point, me fit juger d'abord que j'avois peut-être été assez heureux pour étouffer le venin, & l'empêcher de se manifester au dehors par sa livrée ordinaire. Mais deux heures après les pustules commencèrent à percer, malgré tous les efforts que j'avois faits pour les empêcher de naître; & la seule espérance dans laquelle je fus trompé, c'est que malgré la fièvre inflammatoire & le coma qui menaçoient, suivant l'observation de Sydenham, d'une petite Verole très-dangereuse, le malade n'eut que peu de boutons, d'un très-bon caractère, dont l'enfant étoit à peine marqué, trois semaines après. Je conviens aussi, que si au lieu de rafraîchir jusqu'à cet excès, j'eusse provoqué les sueurs, la petite Verole eût sorti bien plus promptement, & par conséquent la fièvre & le coma se fussent bien plutôt dissipés. Mais je suis également sûr, qu'en dépouillant le sang

de sa férosité la plus douce , la plus aqueuse , la plus propre par conséquent à émousser le venin , & à adoucir la matiere des pustules , j'aurois rendu les petites Veroles plus abondantes & plus malignes , en sorte que la fièvre de supuration eût probablement enlevé le malade. Qui sçait même , si la petite Verole , loin de paroître au dehors , n'eût pas été étouffée au dedans , & l'enfant avec elle ? Car tel n'est que trop souvent l'effet des remedes chauds ; effet bien évidemment opposé à celui qu'on en attend , comme nous l'avons dit. Enfin je ne voulois par cette méthode qu'étouffer le mal en son germe , ou du moins en rendre les suites plus douces. C'est ainsi que j'ai traité jusqu'ici la plûpart de ceux qui m'ont honoré de leur confiance , & j'ai toujours obtenu ce dernier but , sans que jamais il m'ait été possible d'atteindre au

premier, & sans jamais avoir perdu aucun malade, malgré la hardiesse de l'entreprise.

Quiconque ayant le pouls pour guide, sçait mesurer son art aux forces de la nature, peut courir la même carrière; mais j'avertis qu'elle est remplie d'épines & de dangers, pour ceux qui ont aussi peu de lumière que de prudence.

Sydenham a si bien traité ce mal, par la supuration, que tout ce qui reste à faire après ce grand Praticien, seroit sans doute d'employer avec autant de succès la voie de résolution; car pourquoi s'endormir sur la nature d'un venin aussi insidieux? Pourquoi l'abandonner à lui-même, l'irriter, le forcer dans ses derniers retranchemens? Mais aussi gardons-nous d'éteindre tellement les chaleurs naturelles, que le venin ne pouvant plus s'échapper au dehors, après bien des ravages au dedans, fasse enfin perir

le malade. Cette voie de résolution n'est donc pas praticable dans tous les cas, ou du moins en l'employant, on ne doit jamais perdre de vûe les forces de la nature. La raison pour laquelle je ne l'ai trouvée sujette à aucun inconvenient, c'est que je ne m'en suis servi que dans des petites Veroles qui s'annonçoient par des symptômes graves, & que j'ai toujours eu soin de la proportionner au temperament. Mais il n'est point d'âge qui m'ait empêché de la mettre en usage. Qu'un enfant d'un an ait une affection comateuse, une oppression, & d'autres accidens violens qui annoncent la petite Verole, je les fais saigner hardiment une fois au bras, & même, s'il est besoin, une seconde fois au pied. Et cette méthode en guérit plus que les Codiaux n'en tuent.

Je me suis donc souvent convaincu par des observations incon-

restables ; que le systême des Medecins refroidissans est le meilleur , quand il est bien manié , pour rendre la petite Verole douce & benigne ; mais je n'ai jamais pû réussir à empêcher les pustules de paroître , & je ne vois point d'Auteurs qui se vantent d'avoir été plus heureux que moi. Il y a sans doute une grande difference entre toutes les inflammations ordinaires , tant externes , qu'externes , & celle qui est particuliere à la petite Verole. Les premieres consistent en ce que le sang arteriel qui croupit dans les plus petits vaisseaux, est agité, pressé , & engagé de plus en plus par le reste du sang qui est en mouvement , & que la fièvre agite encore plus fortement. Or il n'en est pas ainsi de la petite Verole. Dans cette maladie , toute la masse du sang circule à la vérité avec plus de vitesse qu'à l'ordinaire ; ce qui lui est commun avec toutes les especes

d'inflammation ; mais la cause de cette vélocité redoublée n'est point ici croupissante dans quelque coin ou recoin de la circulation , elle est répandue , & errante dans tout son grand courant , & par conséquent tout le volume des liqueurs est ici affecté. Les fucs sont donc non seulement enflammés dans la petite Verole , mais encore envenimés par une matiere contagieuse. Si donc on diminue la masse du sang jusqu'à un certain point, qu'on délaye, dissolue, rende très-fluide, celle qui reste, & qu'on relâche beaucoup les fibres exterieures de la peau, je conviens qu'on émoussera à coup sûr, qu'on bridera, qu'on rallentira l'activité du venin, qu'on calmera l'inflammation qu'il excite dans le sang, & qu'ainsi les suites en feront bien plus douces. Mais qu'on puisse, à force de saigner, de boire, & de se rafraîchir, inonder, noyer, éteindre le venin, comme l'eau

éteint le feu, empêcher la nature de l'expulser d'une façon sensible, prévenir les petits dépôts phlegmoneux qui se forment à la peau, qu'on puisse guérir la petite Verole dans son premier état, obvier aux autres états qui lui succèdent, & empêcher en un mot cette inflammation envenimée de se convertir en supuration, comme on fait tous les jours sans peine dans celles qui sont sans venin; c'est ce qu'on peut croire sur la parole de Mr. Boerhaave, & cependant ce que je n'ose décider. Qui seroit assez heureux pour saisir le premier instant que la contagion vient de se glisser dans les veines, seroit peut-être aussi assez heureux pour terrasser tout à coup l'ennemi, & l'étouffer de sa première entrée: Car alors il se peut faire que le venin soit si foible, qu'il ne cause que la fièvre, comme tout autre corps étrange introduit dans le sang, & qu'il

donne lieu aux préludes de la petite Verole, en qualité de tel corps hétérogene, ou de tel venin, sans cependant être assez acre pour fronder, irriter, & enflammer, même les capillaires de la peau. J'avoüe donc que le venin de la petite Verole, comme simple febrifique, & qui n'auroit encore rien de malin & d'indomptable, peut être combattu avec succès dès sa premiere origine, tant par l'art, que par la nature, & qu'il n'est pas impossible, que vaincu par la coction, il soit expulsé par les voies ordinaires de la dépuracion: on demeure dans l'inaction & sans nulle vertu, à force de refroidir les liqueurs, de les changer en eau, & d'en rallentir le cours. Il seroit peut-être par consequent possible dans les commencemens de la petite Verole de lui faire manquer son coup, mais surtout dans ceux qui ont naturellement les fibres lâches & le sang dissous.

sous. Le visage seul, cette image vivante de nos passions & de nos pensées, merite bien que tout l'art s'occupe sérieusement dès le premier état à détourner l'orage dont il est menacé. L'Hercule qui étoufferoit l'hydre en sa naissance, & qui en coupant sa premiere tête, empêcheroit toutes les autres de paroître, n'obligeroit pas seulement cette belle moitié du monde, qui ne connoît, pour ainsi dire, d'autres maladies que celles du visage, mais mériteroit le glorieux titre de Conservateur d'une grande partie du genre humain.

Mais s'il y a déjà un certain tems, un jour ou deux, par exemple, que la petite Verole fait des ravages dans le sang, dès-lors la masse du sang épaisie & enflammée paroît tenir les miasmes venimeux si étroitement enchaînés entre ses globules denses & compacts, qu'il y auroit, à mon avis, beaucoup de

témerité à ofer promettre une guérison radicale de la petite Verole dans l'état de contagion , & de danger à vouloir l'obtenir , tant pour la réputation du Medecin , que pour la vie du malade. On tireroit alors les quinze seizièmes de la masse du sang, on boiroit sans cesse , & le plus copieusement des liqueurs les plus rafraîchissantes , on nâgeroit dans l'eau commune , on se baigneroit dans l'eau glacée , en un mot on encheriroit sur Rhafés , Alfaharavius , & les autres Medecins refroidissans d'Arabie ; & cependant , malgré les vains efforts de l'art , la petite Verole poufferoit ses boutons ordinaires , à moins que le venin & le malade ne périssent ensemble glacés de froid ; & la raison de cela est , ce me semble , comme je l'ai déjà insinué , que le venin ayant déjà fait plusieurs tours de circulation dans le sang , en infecte tellement toute la

masse , qu'on ne peut l'en purger par des évacuations , ni l'éteindre , le noyer , ou le détruire , à force de boire. Il faut alors, de toute nécessité , qu'il s'accroche à la peau , qu'il y produise par sa vertu irritante de petites inflammations locales , qui doivent ensuite nécessairement se changer en autant de petits abcès ; l'art ne peut empêcher la nature de jetter , de répandre , & d'éparpiller en quelque sorte le virus dans toute l'exactitude extérieure du corps. La seule augmentation de mouvement que les miasmes empoisonneurs ont produit dans les fluides , lui suffit pour remporter ainsi la victoire sur l'ennemi domestique qui l'assiégeoit. D'où j'oserois presque avancer que les pustules doivent nécessairement arriver , qu'elles sont peut-être nécessaires à la guérison de cette maladie , & que c'est le chef-d'œuvre de l'art de mettre sans pé-

ril tout en œuvre pour empêcher l'éruption. Car comme les remèdes chauds & incendiaires étouffent le mal avec le malade, de même l'excès des rafraîchissemens peut être pernicieux, sur-tout dans ceux qui sont d'un temperament très-froid, & qui ne doivent avoir qu'une petite Verole légère. En effet le froid resserre les pores, rend les fibres trop roides, trop élastiques, congele le sang, étrangle la circulation, & concentre le venin. Or n'est-ce pas ce qu'on appelle *enfermer le Loup dans la Bergerie*? Celui donc qui voudra tenter de faire périr la petite Verole dans le berceau, ou du moins rafraîchir beaucoup, pour rendre le nombre des pustules moins considérable, & leur qualité moins corrosive, ne doit jamais perdre de vûe le pouls, ou les forces du sujet qui lui est confié. Cette methode doit être pratiquée, comme dit

Mr. Boerhaave en parlant de je ne sçai quel remede chymique *prudenter à prudente medico, abstine si methodum nescis*; car ceux qui n'ont ni habilité, ni prudence, ne doivent point être assez téméraires pour se mêler d'une entreprise qui exige tant de précautions: ils doivent laisser agir la nature; le désordre augmente par le conseil de ceux qui ne sont point en état d'en donner, & enfin cette conduite n'est faite ni pour toutes les petites Veroles, ni pour tous les sujets, ni pour tous les climats; & il seroit aussi dangereux que ridicule de s'y assujettir scrupuleusement dans tous les cas.

Telle est donc la maniere de traiter la petite Verole par résolution. L'idée que j'en donne, doit en faire user avec économie, ou du moins y mettre des bornes. Cette voie, je l'avoue, est indiquée par le caractere inflammatoire de la

maladie , mais enfin il faut que la contagion forte du sang qu'elle a infecté. Tenons donc ce juste milieu , que le bon sens nous recommande par la bouche d'Horace.

*Est modus in rebus , sunt certi denique fines
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.*

CHAPITRE XIV.

*Cure de la petite Verole , par
les Arabes.*

TOUTE la théorie de Rhasés, ainsi que celle de ses Contemporains , avoit pour but de calmer l'ardeur du sang , & persuadés avec raison que tout le succès de la cure dépend de ce qu'on fait d'abord , ils mettoient tout en œuvre dès les premiers instans de la maladie, ventouses , saignées frequentes & copieuses, ptisannes très-acides & très-

rafraîchissantes , eau glacée , bain d'eau froide où l'on peut nâger , & je ne sçai quel prétendu spécifique nommé *Spodium* , qui est si fort en vogue parmi les Indiens , qu'ils assurent que quiconque en use , n'aura pas en tout dix pustules , quoique cela paroisse fabuleux à tout homme au fait de la nature de la maladie : Voilà les seules armes avec lesquelles ils l'attaquoient avant l'éruption , & vous jugez bien qu'ayant à traiter un mal aussi inflammatoire dans des climats aussi brûlans que la Perse , ils n'avoient pas tort de porter tout au plus haut degré de rafraîchissement. Mais , malgré ce régime glacial , ils ne faisoient point difficulté de relever la nature affoibli , par quelque cordial. L'Opium , ce cher présent des cieux , fait pour calmer nos douleurs , leur étoit parfaitement connu dans la cure de ce mal ; s'agissoit-il d'appaîser quelque symptôme violent

qui empêchent les grains de sortir, ou de meurir? s'agissoit-il de prévenir les insomnies, les redoublemens, ou de faire reparoître la petite Verole *retrée*? l'Opium & autres cordiaux venoient à leurs secours. Le croiriez-vous? Ils sçavoient user, le plus souvent fort à propos, de tout ce qu'on emploie aujourd'hui; vomitifs, purgatifs, lavemens, tout leur étoit familier, & presque tout leur réussissoit, de sorte qu'on peut hardiment avancer avec le sçavant Freind, que les Arabes ont jetté, tant pour la théorie, que pour la pratique, les vrais fondemens de l'art de guérir la petite Verole. Ceci soit dit pour acquiescer ma reconnoissance envers eux.

Qu'il me soit permis maintenant de faire quelques réflexions sur l'eau glacée, conseillée par les Arabes, & qui depuis eux a toujours été fort en usage dans les Pays chauds

chauds pour la cure de cette maladie. Je conjecture que la premiere impression de l'eau glacée dans le sang, est comme celle de la neige, dans la main, qui est d'abord, comme tout le monde sçait, faisie & gelée de froid. La raréfaction du sang qui est excessive dans les Païs chauds, doit donc être d'abord beaucoup calmée, par l'action soudaine de cette liqueur froide, & en conséquence les suc's infectés doivent mieux enfler les petits vaisseaux de la peau, dont l'entrée n'est souvent bouchée que par une violente circulation dans les gros. Mais comme la main brûle le moment d'après qu'on a pris de la neige, de même les pointes brûlantes du froid venant à se développer dans la masse du sang, à l'occasion de l'eau glacée qu'on a bûe, font une sorte de cordial qui anime le cœur; ainsi les suc's véroliques, que le calme des humeurs produit par la premiere impression

de cette eau , a laissé s'échapper au dehors, sont suivis d'une foule d'autres matieres , que la chaleur nouvelle pousse impetueusement du même côté. D'où il suit que l'eau gelée est salutaire dans son premier effet , & nuisible dans son second , en ce qu'elle échauffe ; & la preuve en est , que les Libertins prennent aussi volontiers des tasses de glace , que des Cantharides , parce qu'ils en obtiennent à peu près le même effet. Seroit - ce donc , sans avoir assez réfléchi , qu'on feroit tant d'usage d'eau glacée , ou exposée à l'air durant la nuit , pour guérir ce mal , en Espagne , & dans les autres Pays chauds ? Il faut en effet qu'elle y passe pour un remede rafraîchissant , puisque souvent ensuite on se sert de chocolat pour correctif , comme je l'ai appris de gens qui ont eu la petite Verole à Cadix. Aussi considerant ce mauvais traitement , je ne suis pas

surpris de les voir si horriblement défigurés, mais je le suis de les voir encore vivans.

Voulez-vous une preuve encore plus sensible de ce que je viens d'avancer, voyez ce qui se pratique par les bons Medecins dans la gangrene causée par le froid. On couvre la partie, de neige, on l'enveloppe ensuite de linges trempés dans de l'eau glacée. Qu'arrive-t'il? La partie s'échauffe peu à peu, le sang y vient avec tous ses esprits, & la partie renaît ou ressuscite. L'eau ne conviendroit donc dans la cure de la petite Verole, que comme un cordial; mais son premier effet est si froid, qu'il peut tout à coup saisir la nature, arrêter la circulation, causer des inflammations internes, (ce qui arrive souvent, lorsqu'on boit de l'eau froide étant en sueur) & loin de faire sortir la petite Verole, comme on le promet dans ce mauvais Livre *des Vertus*

de l'eau commune, la geler & l'étouffer par-là avec le malade. Je ne conseillerois donc jamais à personne d'essayer ce remede dans ce genre de mal, persuadé qu'il n'est pas permis de faire des expériences si hazardeuses.

CHAPITRE XV.

Cure de la petite Verole discrète.

JE viens donc maintenant à la cure de la petite Verole, par la supuration, & je commence par l'espece discrète. Sçavez-vous ce que les plus fameux Medecins, sur-tout ceux de l'Ecole de Sthahl conseillent de faire dans cette petite Verole benigne? Rien, ou presque rien le plus souvent. Persuadés que les symptômes des maladies, & les maladies mêmes, sont des mou-

venemens ou des efforts que fait la nature pour se délivrer des corps qui l'irritent , ou lui sont nuisibles , ils veulent qu'on la laisse le plus souvent se diriger , se gouverner , & se traiter en quelque sorte elle-même ; c'est ce qu'ils appellent *l'autocratie* , laquelle , selon ces Medecins , ne doit jamais être tant écoutée que dans la petite Verole ; & telle est la retenue qu'ils observent eux-mêmes dans ce mal , qu'ils vont jusqu'à s'y abandonner presque entièrement. On peut souscrire en général à cette conduite , sur-tout dans ces petites Veroles discrettes , dont la plûpart sont si douces & benignes , qu'elles percent souvent la peau , sans qu'on en ait eu auparavant le moindre soupçon , & se guérissent parfaitement , sans que les malades quittent leur régime de vie ordinaire , & gardent la chambre. On voit même à la Campagne , des enfans qui sortent tous les jours ,

tandis que se fait l'éruption ; qui s'exposent à l'air froid , & se met-impunément en Hyver les jambes nuës dans l'eau. Du lait même froid avec des pommes cuites : voilà tout le régime de la plûpart des Païsans ; & pour tout remede , ils font trop heureux , quand on leur donne de la thériaque , cordial nuisible en soi , comme tous les autres , mais qui n'empêche pas toutes les petites Veroles simples & légères de se guérir , parce que leur succès est indépendant du bon ou du mauvais traitement , comme je l'ai déjà dit.

Mais si l'on peut souvent laisser agir la nature , ou nuire à ses desseins , sans l'empêcher d'y parvenir , il faut avoüer que la prudence & la nécessité exigent aussi souvent que l'art s'en melle & serve mieux *l'autocratie*. On doit donc défendre en général , avec Sydenham , l'air libre , le vin , les viandes , tout

régime chaud , & tous les cordiaques quels qu'ils soient. Le petit nombre & la benignité des pustules qu'on est sûr d'avoir , quand le mal s'annonce par des accidens de peu d'importance , permettent assez , ce me semble , d'être levé , ou couché , suivant la fantaisie. Cependant le sage Sydenham ne conseille pas de se mettre au lit avant le quatrième jour , qui est celui de l'éruption. Il n'y a en effet , comme il le dit , aucun inconvenient à craindre , si l'on se promene , ou reste assis quelque tems dans la chambre durant le jour , assez bien vêtu , pour n'avoir ni froid , ni chaud , & plus on peut être levé , plus il est certain que le mal sera léger , & aura des suites heureuses. Si donc on veut rester couché , on ne doit pas être plus couvert qu'à l'ordinaire. Il faut renouveler l'air de l'appartement , ouvrir les fenêtres & les rideaux du lit , sans

faire de feu, si ce n'est en Hyver, & le matin seulement. La coutume qu'on a de laisser le malade dans les mêmes linges depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie, ne me paroît pas plus fondée, que celle de le mettre d'abord au lit pour toujours. En prenant tous les jours une chemise chauffée, on ne doit pas craindre la *rétrocession* des pustules; & en ne changeant point de linge, je suis persuadé qu'elles s'échauffent & s'enflamment davantage, ainsi que tout le corps.

Pour boisson, Sydenham donne la petite biere de Londres, qui revient assez à celle qu'on fait dans notre Fauxbourg. Il la tiedit par du pain brûlé; nos ptifannes communes faites avec la racine de scorfonere, la réglisse, le chiendent, font encore une liqueur à peu près pareille, & qui ne convient pas moins ici. Il faut donc y avoir recours

dans ces petites Veroles discrettes , pour toute boisson. Le même Auteur donne , pour toute nourriture , des boüillons d'avoine , d'orge , de ris , de gruau , des pommes cuites , & autres alimens qui ne sont ni trop chauds , ni trop froids , mais faciles à digerer. Il ne désapprouve pas cette diette commune de la Campagne , dont j'ai parlé , pourvû qu'on ait soin de chauffer le lait. Pour les boüillons de viande , vous sçavez qu'il ne les permet que dans la convalescence. En effet , on ne doit fournir à la masse du sang , que des sucx doux , legers , & fluides , qui aident au roulement de ses parties globuleuses. Le Public , & bien des prétendus Guérisseurs , qui se gouvernent par ses préjugés , sont peu capables de cette vérité. C'est pourquoi je me rabats volontiers avec Mr. Hecquet , dans la pratique sur des boüillons faits avec un poulet & un quar-

tron de ris lavé, pour en faire cinq ou six. Mr. Helvetius paroît un peu plus indulgent : il donne avant l'éruption des boüillons faits avec le veau & la volaille, & après l'éruption, les accidens ayant disparu, il y ajoute du bœuf pour les rendre plus succulens. Il y fait encore mêler du ris passé, & leur permet même l'usage des potages, lorsqu'il n'y a point de fièvre.

Après ce qui a été dit sur la saignée, vous me demanderez sans doute s'il n'y auroit point de bonnes raisons, pour se dispenser d'en faire dans cette espece. Elle est en effet très-benigne pour l'ordinaire; ainsi lorsque les symptômes qui précèdent la sortie des pustules sont de peu de conséquence, sur-tout dans ceux, qui comme les enfans, ont les fibres lâches, & le sang dissous, il me paroît que la saignée n'est pas absolument nécessaire. Mais quiconque voudra diminuer le nom-

bre des pustules , & les rendre plus douces , & moins sujettes à marquer , je dis qu'on doit saigner en toute espece de petite Verole , mais sur-tout dans les Adultes , & encore plus dans ceux qui ont un temperamment sanguin , chaud & brûlé , tant par sa propre ardeur , que par celle des plaisirs , & des débauches. J'avoue que Sydenham ne fait saigner que ces derniers , au bras , & une seule fois dans cette espece. Mais je ne serai jamais assez servilement attaché aux plus grands Maîtres , pour ne pas secouer le joug de leur autorité , dès que la raison m'y invitera. Je veux donc , avec Mr. Helvetius , qui a mis hors de doute la doctrine des saignées dans ce genre de mal ; je veux , dis-je , qu'on soit saigné , non seulement au bras , mais au pied , si la plénitude , ou la grande épaisseur du sang l'exige ; c'est encore celle que je pratique d'abord,

si je prévois, par rapport au genre de vie moderé, & à la délicatesse du sujet, qu'il ne puisse y avoir obligation de le saigner plus d'une fois.

Ne croyez donc pas que la plethore seule oblige de saigner avant l'éruption dans ce mal benin; pour en venir là, il me suffit qu'on soit adulte, quoique menacé d'une petite Verole très-legere, ou que les symptômes fassent prévoir une grande multitude de boutons dans les enfans mêmes. Seroient-ils encore dans leurs berces, je les en fais sortir pour les saigner aux deux parties dont j'ai parlé, ou du moins à une, s'ils sont plus assoupis, qu'on ne l'est communément, s'ils ont beaucoup de fièvre, d'oppression, &c. & principalement si le tems marqué pour l'éruption est déjà venu sans elle. Je suis sûr que par cette méthode, les petites Veroles qui seroient ou *confluentes* ou *discrettes*,

très-abondantes, par-là sont très-benignes, & en petit nombre. C'est ce que j'ai si souvent remarqué, que je ne souffrirai jamais qu'on donne aucun Cordial pour faire sortir la petite Verole, à moins que le peu de forces vitales qui restent ne l'exige nécessairement. Ma pratique en deux mots, est donc de consentir à ne point saigner ceux qui ne sont menacés que de quelques grains de petite Verole. Et j'en juge plus par le temperament foible, mol, lâche, & délicat, que par la légèreté des symptômes. Je ne saignerois point, par exemple, un enfant de deux ans qui auroit à peine de la fièvre; mais je traiterois le plus jeune sujet très-fébricitant, comme tout autre beaucoup plus avancé en âge, & qui auroit bien moins de fièvre. Voilà, je pense, le véritable art de saigner dans la petite Verole.

Dans les mouvemens convulsifs

ou épileptiques, je suis encore d'avis de saigner, & si la petite Verole ne sort pas le quatrième jour, je donne enfin quelque Cordial doux dans de l'eau de Canelle orgée, ou de Chardon benit, ou seulement du lait avec un jaune d'œuf & du Safran : ces efforts de la nature disparoissent en effet d'eux-mêmes, dès que l'éruption se fait. Les Cordiaux sont moins à craindre après ces fortes d'accès, que dans l'affection comateuse, parce que, comme je l'ai dit, les uns n'annoncent qu'une petite Verole très-benigne, & l'autre menace de l'espece confluente, qu'on peut cependant éviter par des saignées & un régime rafraîchissant ; & c'est ce que je ne vois pas qu'aucun Auteur ait remarqué avant moi. Il est bon d'avertir qu'on peut encore tenter les bains dans les accès d'épilepsie, ou de spasmes, & en un mot tout ce qui peut rendre le

sang plus fluide , & les fibres plus lâches , avant que d'être forcé de donner quelque Cordiaque que ce soit.

Le but de la saine pratique est donc de baigner la masse du sang , de la délayer , de la rendre , & de l'entretenir assez fluide , pour que tous les sucs puissent librement passer au travers des Capillaires les plus fins. Et cet effet réussit d'autant mieux , qu'on donne au sang plus d'espace par la saignée , qu'on l'ouvre en quelque maniere , qu'on le rend aisément pénétrable , qu'on fait dans les vaisseaux des vuides qu'une boisson très-fluide peut aisément remplir , & qu'on rend par là la circulation plus égale , & moins tumultueuse. D'où il suit que la fièvre diminue , & cette diminution qui ne peut que rendre l'éruption plus favorable , est le phénomène le plus important de toute la maladie. Le pouls fait as-

sez connoître si le mouvement du sang est suffisant pour expulser le venin; alors loin de prescrire aucun Cordial, ni rien de chaud, je m'en tiens aux seuls délayans, dont je fais boire un verre chaud par demie-heure.

Dès que la petite Verole paroît, les symptômes se calment ou se dissipent, comme je l'ai dit; enforte que si le nombre des pustules n'est pas grand, & si l'on est dans un Eté très-chaud, on peut tous les jours tenir le malade levé pendant quelques heures; le lit entretient & augmente l'ardeur de la fièvre, & produit une inflammation douloureuse aux pustules. Ainsi si l'on veut garder le lit, ou si l'on y est forcé, il faut se couvrir peu, & changer de place dans le lit, afin d'éviter les sueurs.

Les Adultes se trouvent quelque fois fatigués par des insomnies qui ne dépendent, dans cette espeece benigne,

benigne, que de la douleur, de la chaleur, & de l'inquiétude que causent les pustules, comme il a été dit; en ce cas le Syrop de Diacode, comme moins échauffant que les autres narcotiques, mérite la préférence. On le mêle avec quelques grains d'yeux d'Ecrevisses, pour l'empêcher de s'aigrir dans l'estomac, & dans quelque cuillerées d'eaux tempérantes, ou rafraîchissantes, pour qu'il en résulte une distribution plus facile, & un effet encore plus doux. Les enfans qui dorment presque toujours dans toutes les espèces de petites Veroles, n'ont point besoin de narcotiques; ces remèdes sont contr'indiqués, & pourroient occasionner un *coma* fort dangereux. Cependant il y a ici une exception fort importante à faire; c'est la diarrhée qui est un des principaux accidens de ce mal. J'ai dit ci-devant qu'on est naturellement con-

stipé dans cette espee , & cela parce que tout se porte par la transpiration ; mais comme il se peut faire qu'elle soit endommagée par le froid de l'air , de quelque boisson , ou par des évacuations faites mal-à-propos , alors il est naturel que la matiere des pores se porte dans les intestins , & cause un flux de ventre ; ce flux nuit à l'évacuation qui se fait par les pustules , parce qu'elles sont ici assez élevées , pour que tout le venin s'échappe au travers , ou avec les fucs corrompus qui s'y digerent , d'où il est évident qu'on ne peut mieux faire , que d'arrêter un écoulement qui dérange le cours de l'éruption , & peut faire rentrer les pustules. C'est pourquoi , soit que le flux se trouve dans les adultes , ou dans les enfans , qui à cause de leur foible transpiration , y sont en effet plus sujets , il faut avoir recours à une potion cordiale faite de Diascor-

dium , dont la dose fera proportionnée à l'évacuation , & à l'âge du sujet , avec des eaux convenables : & comme de la même cause , naît quelquefois l'affaiffement des pustules , on favorisera l'éruption , ou on la ressuscitera par l'usage des mêmes remedes , qui conviennent aussi dans ces langueurs , dont les malades se plaignent si souvent dans ces maladies.

L'accident le plus fâcheux qui puisse arriver dans les petites Veroles discrettes , c'est la flaccidité , la pâleur , ou la lividité du visage , qu'on observe quelquefois le huitième jour. J'en ai indiqué ci-devant la cause ; mais voici le lieu de la développer. Comme les malades se trouvent d'autant mieux dès le commencement du mal , qu'on les fait suer davantage , les Assistans n'ont garde de ne pas insister sur une méthode qui donne d'abord du soulagement & de la tranquillité ,

& c'est ce qui en impose tant ; car la matiere destinée par la nature à former & à élever les pustules , s'étant dissipée , le visage qui auroit dû s'enfler le huitième jour , & s'enflammer dans les intervalles des pustules , reste au contraire flasque , d'un blanc pâle , ou brun , ou même livide dans ces espaces , quoiqu'en même tems les pustules soient rouges , & *fastigiées* , même après la mort. La sueur qui avoit si abondamment coulé jusqu'à ce jour , cesse d'elle - même tout-à-coup ; les Cordiaux les plus chauds ne peuvent la rapeller, la nature est épuisée ; cette nouvelle irritation augmente les inflammations internes causées par le reflux des humeurs, la squinancie & la peripneumonie surviennent quelquefois , comme je l'ai déjà dit , ou le malade devient phrénétique ; ne sçachant où se mettre , il se jette de côté & d'autre , il est en proie aux

souffrances, & aux anxietés les plus fortes , il pisse souvent & en petite quantité , & enfin meurt en peu de tems , sur-tout lorsque la petite Verole est très-abondante , qu'on est dans un Eté très-chaud , & que le malade , quoique très-robuste , n'a point été saigné ; car s'il ne paroît que peu de boutons , si la saison est froide , si l'on a eu la précaution de se faire tirer du sang, les sueurs , quoique assez abondantes , n'empêchent pas si sûrement le visage de s'enfler ; mais les potions sudorifiques n'en sont pas moins détestables , elles tuent certainement un grand nombre de malades , & en sauvent peu.

Les sytômes qui demandent le plus d'attention , sont donc ceux qui arrivent au jour marqué , puisqu'en effet ils décident de la mort ou de lavie du malade , & que ceux qui ont à périr , pour avoir été maltraités , périssent ordinairement alors.

Mais que faire dans une aussi triste extrémité ? Écoutons le sage Sydenham. “ Si à cause d’un régime
,, trop chaud , ou des sueurs continuelles , le visage du malade ne
,, s’enfle point le huitième jour dans le genre discret , si les pustules sont en assez grand nombre ,
,, & que les interstices soient aussi pâles que flasques , je prescris ,
,, dit-il , en ce cas , non seulement un régime plus temperé ; mais
,, pour calmer davantage l’impétuosité du sang , j’ordonne sur le champ un parégorique , si je
,, m’apperçois en même tems que le cerveau n’est pas fort échauffé.
,, Ce remede divin procure un sommeil doux , appaise l’agitation ,
,, & par-là met le sang en état de se porter au visage , de l’enfler & le
,, rougir , suivant les loix nécessaires. Mais si la cessation subite des sueurs , jette le malade en
,, phrénésie , je le fais amplement

saigner au bras, & l'expose en-
suite à l'air. Voilà ma dernière
ressource; car ce n'est pas, ajoute-
t'il, parce que les pustules ren-
trent, que la mort n'est pas loin,
puisque en effet elles sont d'un
bon caractère, jusqu'après l'ago-
nie, mais parce que la face ne
s'enfle pas. „ Or pour la faire
s'enfler, il n'est rien tel que tout ce
qui tempere l'ardeur du sang; c'est
en effet le contraire de ce qui l'a
empêché de se tuméfier: ainsi les
Cordiaux ne feroient qu'augmen-
ter l'inflammation & la flaccidité.
Non qu'il faille saigner dans toute
phrénésie qui accompagne la pe-
tite Verole, mais seulement dans
celle qui vient de ce que la face ne
se gonfle pas, ou d'une si grande
agitation du sang, que tous les ra-
fraîchissans ne peuvent la calmer.
J'avoüe que les Assistans ont bien
de la peine à consentir que le ma-
lade soit saigné, ou se leve pour

prendre un air frais ; & comme il arrive souvent que le malade ne meurt pas moins , malgré tous ces secours , un jeune Medecin aime mieux obéir aux préjugés , que de nuire à sa réputation ; mais c'est trahir les vûes de sa conscience , & négliger indignement des secours , qui , suivant Sydenham , ont sauvé un grand nombre de malades.

La maladie étant sur son déclin , lorsque les pustules forment déjà une croute dure , qui empêchent le pus de sortir librement au dehors , je donne , à l'exemple de Sydenham , trois ou quatre cuillerées de Vin de Canarie un peu chauffé , pour faire mieux transpirer les exhalaisons putrides qui pourroient rentrer dans la masse du sang. Comme la nature se suffit presque toujours à elle-même pour faire sortir la petite Verole , & la conduire à une parfaite maturité ,
&

& que les accidens dont j'ai parlé sont très-rares dans cette espece benigne, je ne donne jamais de Cordial avant le tems. Il n'y a donc que les spames, les diarrhées, la rentrée des pustules, les langueurs, & la débilité du pouls qui puissent indiquer ces sortes de médicamens, qui ne sont utiles que par accident.

Mais, à mesure que le mal diminue, on met le malade à une diette plus nourrissante, comme aux potages, qu'on retranche cependant, si la fièvre est forte pendant la supuration, & qu'on fait toujours plus forts vers la fin de cet état, parce que la fièvre se dissipe ordinairement avec lui. Si après la supuration tous les accidens ont disparu, & que les malades ennuiés de soupes, & ayant faim, jettent leur goût sur quelque viande légère, comme le poulet, on ne doit point faire, à mon

avis ; difficulté de leur en donner , & de substituer à la ptifanne un peu de vin dans beaucoup d'eau.

Dès que les croutes sont tombées , on purge deux ou trois fois. Faute de cette précaution , j'ai vû un enfant devenir boiteux. On saigne même avant de purger , si la multitude des boutons a été très-grande , & la fièvre fort considérable. Comme le malade est ordinairement constipé pendant tout le cours du mal , qu'il ne va à la selle que par lavemens , je regarde les purgatifs comme bien plus nécessaires à la fin de la maladie , que Mr. Hecquet ne le dit : eux seuls peuvent en effet détourner les clouds , les galles , les mouvemens de fièvre , & mille autres suites de ce mal.



CHAPITRE XVI.

Cure de la petite Verole confluente.

S'IL est plus salutaire de rester levé, que couché les premiers jours de la petite Verole discrète, à plus forte raison doit-on scrupuleusement s'assujettir à ce précepte, quand on prévoit par la véhémence des premiers symptômes, que la petite Verole sera confluente. Plus l'air frais & renouvelé retarde l'éruption, & tire conséquemment en longueur les souffrances qui la précèdent, plus il est constant que c'est ce retardement même qui rendra les suites du mal plus douces & tranquilles, sur-tout si l'on a soin de tenir le ventre libre par des lavemens, quoiqu'il le soit assez communé-

ment dans ce genre. Que de causes de mort au contraire, si l'on presse trop la nature ! Le malade sera couvert d'une prodigieuse quantité de pustules, la fièvre secondaire sera fort dangereuse, le sang pourra sortir par les urines, par le poulmon, par le nez, sous la forme de taches pourprées, &c. & l'éruption ne se fera peut-être point, par cela même qu'elle est trop provoquée, comme je l'ai expliqué ci-devant.

Voulez-vous d'autres raisons, pour vous déterminer à mieux juger du conseil que je donne ? N'est-il pas de fait, qu'une personne couchée en Hyver, quoique médiocrement couverte, & sans feu dans l'appartement, a plus chaud que si elle s'y promenoit bien vêtue ? Et ne concevez-vous pas que l'air extérieur n'ayant point d'entrée dans les draps, l'atmosphère de l'homme s'y échauffe, au lieu que hors

du lit , elle se refroidit par celle de l'air ? D'où il suit , que quand même on seroit très-peu couvert , on n'est point aussi bien couché que levé. Ce doux rafraîchissement, que l'air libre donne au malade , obvie plus sûrement aux accidens les plus funestes , que la saignée , lorsqu'on se met ensuite au lit pour toujours dès le commencement. Il y a cependant des cas où il n'y a pas moyen de rester levé, comme le vertige , de grandes douleurs , ou tout autre symptôme violent , & alors le régime doit être d'autant plus rafraîchissant. Encore dans le plus profond *coma* , Sydenham ne veut-il pas que le malade soit toujours couché avant l'éruption ; mais lorsque les grains viennent à percer la peau , elle est si douloureuse , qu'on ne peut rester levé , on est forcé de se contenir dans le lit , soi & ses mains. Mais il faut avoir soin de se tourner de côté & d'autre ,

sur-tout quand la fièvre de maturation vient à s'allumer ; ou si l'on ne peut le faire soi-même , c'est à la Garde à s'en acquitter , pour les raisons que j'ai dites. Cette importante doctrine peut s'appliquer à toutes les fièvres.

Il faut saigner dans cette espece plus que dans la précédente , parce que la tête est plus sujette à s'embarasser ; deux fois du bras & deux fois du pied , selon Mr. Helvetius , dans un homme d'environ vingt - cinq ans , d'un temperament sanguin ; & c'est la méthode que la raison , plus que l'autorité , me fait suivre. J'ai même saigné un enfant de dix ans trois fois du bras , & deux fois du pied. Qu'en arriva-t'il ? La petite Verole qui devoit être des plus confluentes , fut très-distincte & très-benigne. On ne peut donner ici de regle générale ; l'art est fondé sur la violence des symptômes , la pléthore &

la qualité du sang du sujet qu'on a à traiter.

D'ailleurs on donnera tous les jours plusieurs lavemens émolliens & antiphlogistiques, on purgera même le ventricule & les intestins, tant par des purgatifs, que par des vomitifs, sur-tout si l'assoupissement ou la crapule le requierent, mais ce ne sera qu'après avoir désempli les vaisseaux jusqu'à un certain point pour des raisons évidentes.

A l'égard du régime, les bouillons seront bien plus clairs que dans les discrettes, ils seront faits ou de veau ou de poulet, ou de volaille; bien loin d'y mettre du bœuf, je ne veux pas même qu'on mêle ensemble deux sortes de viandes, si l'ardeur est très-vive.

La ptisanne doit être aussi bien plus rafraîchissante; je ne me fers ni de réglisse, ni d'orge, mais de la seule racine de Scorfonere, &

du chiendent, avec un peu de Sel de Nitre purifié, à cause de la raréfaction du sang. On ne sçauroit trop user de cette boisson, tant pour calmer la fièvre, & détremper toute la masse du sang, que pour adoucir la matiere des pustules, & entretenir la salivation bien conditionnée: quoiqu'il faille avoüer qu'on ne peut gueres se dispenser de donner tous les soirs, de bonne heure, un parégorique, comme je l'ai dit, l'ardeur du sang étant d'ailleurs calmée par ce divin médicament, les fucs infectés se dégagent avec plus de facilité & vont se déposer aux mains & au visage, qui par-là n'ont garde de se desenfler avant le tems.

Il n'est pas, ce semble, nécessaire de vous répéter ici que cette doctrine ne regarde que les Adultes: car les enfans qui dorment en ce genre, bien plus encore que dans le *discret*, & qui d'ailleurs ont une

diarrhée salutaire, n'ont certainement pas besoin de narcotiques.

Je vois cependant, avec douleur, que les femmes & les Chirurgiens qui se mêlent d'un art que leur éducation ne leur permet pas d'acquiescer, pour la plûpart, arrêtent hardiment cette évacuation, la regardent comme bien plus dangereuse, que celle qui se trouve quelquefois dans les petites Veroles *discrettes*, parce qu'elle est beaucoup plus abondante & fétide. Ces ignorans ne voient pas que le flux de ventre ne nuit dans l'espece *discrette*, que parce qu'il s'en fait une autre plus importante par ces grains, au lieu que dans celle-ci, c'est l'ouvrage de la nature, qui ne peut se débarrasser de tous les sucs corrompus par des pustules aussi superficielles, qu'elles le sont dans ce genre. On ne doit donc arrêter doucement le flux que dans les Adultes, si par hazard il se

trouvoit compliqué avec celui de la bouche.

Mais , pour ne point perdre encore de vûë cette dernière évacuation , si la chaleur de la fièvre rend la salive fort épaisse , ce qui n'est pas extraordinaire, l'onzième jour, comme je l'ai dit , on use du gargarisme de Sydenham , composé de petite biere ou d'eau d'orge , avec le Miel rosat , on en fait sans cesse des injections dans le gozier ; & de plus si la suffocation l'indique , on prescrit une once , ou même une once & demie de vin émetique , pour des raisons qu'il est inutile de répéter.

Les derniers jours de la maladie , comme le visage est couvert de croutes dures & seches , qui empêchent le venin de transpirer , on peut le frotter d'huile d'amandes douces. Voilà tout ce qu'on peut faire dans la petite Verole confluente ; tous les lenimens, toutes

les pomades du monde ne peuvent empêcher qu'on soit fort défiguré par cette espece. Il n'en est pas ainsi du genre *discret*, qui est heureusement le plus commun. On peut amollir & couper à propos tous les boutons du corps, sans excepter, à mon avis, ceux du visage; par-là le pus s'évacueroit bien plutôt qu'il ne fait; enfermé, & croupissant, comme on le laisse pour l'ordinaire dans l'enveloppe du bouton, il ne peut manquer de se desseccher, de rentrer en plus grande quantité dans le sang, de ronger, de creuser, & par conséquent de faire quelquefois d'assez grandes cavités. Aucun Auteur, que je sçache, n'a encore osé proposer de couper les boutons du visage; mais je vous avoüe que je ne vois pas la cause du respect qu'on semble avoir pour eux: il me paroît que c'est toujours aux dépens du visage. Mais ces précautions sont sans

doute assez inutiles dans ces petites Veroles malignes , qui sont si corrosives , qu'elles rongent jusqu'aux os même.

Le malade étant guéri de la petite Verole confluente , & se levant tous les jours de son lit , il arrive quelquefois que ses cuisses s'enflent. On y remédie , selon Sydenham , par une saignée , une purgation , & par l'usage d'herbes émollientes & discutives , telles que les feüilles de mauves , de boüillon blanc , de sureau , de laurier , avec les Fleurs de Camomille & de Melilot , cuites dans du lait. Mais quand même les cuisses ne s'enfleroient pas , il ne seroit pas moins nécessaire de saigner vers le vingt - unième jour , & de purger ensuite trois ou quatre fois. On réitere même la saignée , selon que le sang est plus ou moins enflammé & menacé du transport d'humeurs acres & chaudes , qui peuvent se jeter sur les yeux , sur

le poulmon, & reffusciter la fièvre. Telle est la méthode qu'on doit suivre dans les petites Veroles confluentes ordinaires, qui sont exemptes d'accidens fâcheux dans tout leur cours. Mais comme il arrive cependant quelquefois que ceux de l'état de contagion se réveillent, ou qu'on en voit éclore de nouveaux, comme hémorrhagies, syncopes, mouvemens convulsifs, &c. il faut sçavoir y remédier. Les symptômes qui paroissent alors, ne viennent que de la raréfaction du sang, causée par la violence de la fièvre, ou de la supuration; c'est pourquoi il est absolument nécessaire de saigner du pied, quand même les boutons supureroient encore. C'est en effet le seul moyen d'obvier aux funestes engagements des vaisseaux lymphatiques du cerveau, & par conséquent on doit la réitérer sans difficulté, si les accidens pressent. Après les saignées, on purge le ma-

lade à la fin du redoublement, ou dans la diminution de la fièvre; on le fera même vomir, s'il a des nausées. Mais si l'engagement du cerveau est la cause de tous les accidens qui surviennent à la fin de ce mal, ce qui est très-rare, les emplâtres vésicatoires sont alors le seul remède que M. Helvetius conseille. Mais qu'il faut de précautions dans l'usage de médicamens aussi irritans! & qu'il est impossible de calmer des accidens qui sont déjà dans leur force! Il faut avoüer qu'ils ne dépendent pour l'ordinaire que des négligences du Medecin ou du malade, dans le traitement des premiers états du mal; de-là vient qu'il est souvent encore tems de les séparer après la supuration.

Il est d'autres symptômes plus fâcheux, dont Sydenham fait mention, & qui, si je ne me trompe, trouvent ici leur vraie place, c'est 1^o. La phrénésie dont j'ai déjà par-

lé, & les taches pourprées, maux qui se préviennent ou se dissipent par tout ce qui met le calme dans la circulation. 2°. Les suppressions d'urines, qui se guérissent non seulement par tous les antiphlogistiques, & les diuretiques, mais en faisant marcher le malade appuyé sur les bras de quelqu'un.

Pour le pissement, ou la violente éruption de sang par les poulmons, ces deux hémorragies menacent d'une mort presque certaine. Cependant on doit toujours tenter les saignées du bras, si la tête ne paroît point embarrassée; car autrement on sera forcé de saigner au pied: mais ces fâcheux symptômes sont rares dans les confluentes ordinaires, on ne les remarque gueres que dans les petites Veroles malignes, dont nous allons parler.



CHAPITRE XVII.

*Des petites Veroles discrettes
malignes.*

SYDENHAM parle d'une petite Verole discrète *anormale*, qui a regné à Londres dans les années 1670, 1671, 1672. L'éruption dans cette espèce arrivoit le troisième jour, les pustules ne s'élevoient pas tant que dans le genre régulier, mais elles devenoient plus rudes, & même le plus souvent noires dans les derniers jours. De plus le malade, quoique peu marqué, salivoit quelquefois; d'où l'Auteur Anglois conclud avec raison que cette espèce de petite Verole discrète approche plus de la nature des confluentes, & est plus inflammatoire.

En

En 1716. Paris a été ravagé par une petite Verole discrette, plus maligne, ou plus inflammatoire, dont Mr. Helvetius décrit le cours en ces termes.

Le malade est agité d'une fié-
vre ardente & continuë, il tom-
be dans un extrême accablement,
sa peau devient sèche & brûlan-
te. On lui trouve un battement
considérable dans les arteres ca-
rolides, & beaucoup de roideur
dans les tendons; ses yeux sont
animés, brillans, & l'on apper-
çoit sur la conjonctive plusieurs
vaisseaux lymphatiques remplis
de sang; il souffre une douleur
considérable aux reins, un mal
de tête ou violent, ou mediocre,
le plus souvent sans rêverie, sans
assoupissement, & sans envie de
dormir. Tels sont les symptômes,
qui dans cette espece de petite
Verole, naissent ordinairement
avant l'éruption.

„ Après l'éruption , on voit sou-
 „ vent finir les vomissemens & les
 „ maux de reins; on apperçoit quel-
 „ que diminution dans les autres
 „ symptômes qui subsistent encore.
 „ Mais la fièvre, dont l'ardeur avoit
 „ paru d'abord se moderer , se ral-
 „ lume bien-tôt après , & est mar-
 „ quée sur-tout en tierce par des
 „ redoublemens violens. Elle ne
 „ discontinue point, elle entretient
 „ les accidens les plus considera-
 „ bles , & en fait souvent éclore de
 „ nouveaux. En effet les malades
 „ éprouvent alors des insomnies
 „ cruelles , des rêveries legeres , des
 „ inquiétudes , des saignemens de
 „ nez , principalement dans les re-
 „ doublemens , & souvent des
 „ sueurs très-abondantes, qui n'em-
 „ pêchent pas la peau d'être tou-
 „ jours brûlante , & d'une chaleur
 „ âpre & seche.

„ Dans l'espace qui sépare les
 „ boutons , on observe fréquem-

ment sur la peau quelques vais- «
seaux lymphatiques pleins de «
sang. Ils produisent une espee «
d'inflammation universelle, pa- «
reille à la rougeole, ou à une éré- «
sipelle milliaire & pourprée. «

La fièvre & les autres accidens «
augmentent dans le tems de la fu- «
puration : les malades tombent «
souvent alors dans de grands, «
dans de violens délires, & dans «
des mouvemens convulsifs. Ce- «
pendant les pustules ne laissent «
pas de rester toujours élevées, & «
de conserver un bon caractère. «

Mr. Helvetius décrit encore «
une nouvelle espee de disquette «
maligne, dans laquelle la fièvre «
est plus vive, & se joint assez «
souvent à une sorte de rougeole «
pourprée. De plus on apperçoit «
sur différentes parties du corps, «
& principalement sur la poitrine «
une multitude innombrable de «
petites vesicules qui sont remplies «

„ d'une férosité très-claire , & qui
 „ rendent la peau dure & raboteu-
 „ se. On n'y découvre qu'une très-
 „ petite quantité de grains répan-
 „ dus par-tout , & forts éloignés
 „ les uns des autres , de sorte qu'on
 „ n'en trouve souvent que trois ou
 „ quatre sur un bras. Il est facile de
 „ comprendre, comme l'avoüe Mr.
 „ Helvetius , que la petite Verole
 „ n'est pour lors qu'un symptôme ,
 „ & que la fièvre maligne est la
 „ principale maladie.

CHAPITRE XVIII.

Des petites Veroles confluentes malignes.

LEs confluentes anomales , qui
 ont regné à Londres en même
 tems que les discrettes , dont j'ai
 parlé , se montroient , suivant Sy-

denham , tantôt le deuxième jour , tantôt le troisième jour , sous la forme d'une tumeur rouge , éréfipilateuse , fort épaisse , qui couvroit tout le visage , & permettoit à peine de distinguer les pustules ; le reste du corps étoit couvert d'une infinité de boutons rouges , qui par leurs amas , formoient de larges croutes , parmi lesquelles étoient éparfes çà & là , principalement dans les cuisses , quelques vesicules assez considerables , & remplies d'une sérosité claire , comme dans les brulures , & dans la deuxième espece de disquette maligne décrite par Mr. Helvetius : quand la pellicule s'étoit rompuë , cette humeur limpide couloit abondamment , & laissoit voir les chairs qui étoient dessous , noires , & comme gangrenées. Vers l'onzième jour il se formoit sur la tumeur rougeâtre , dont j'ai parlé , une petite peau blanche , reluisante , en diverses parties du

visage , & ensuite dans toute son étendue. Peu de tems après, transudoit au travers de cette pellicule, une matiere reluisante , ni jaune, ni brune , comme dans les autres especes de ce mal , mais d'un rouge foncé , comme du sang coagulé , qui devenoit tous les jours de plus en plus noir , à mesure que les pustules meurissoient, jusqu'à ce qu'enfin tout le visage parût noir , comme la suie , & au lieu que dans les autres petites Veroles confluentes , l'onzième jour est le plus fatal : dans cette espece au contraire , à moins qu'on eût été étouffé par un régime , & des remedes excessivement chauds , on ne mouroit pour l'ordinaire que le quatorzième jour , ou même quelquefois que le dix-septième , après quoi on étoit hors d'affaires ; Sydenham excepte ceux dont la mortification s'emparoit ; car peu de jours après l'éruption, c'étoit fait de ces malheureux.

La fièvre, & les autres symptômes qui précèdent, ou accompagnent ce genre de petite Verole, étoient plus confiderables que dans les autres especes confluentes, & dénotoient visiblement plus d'inflammation. Les malades avoient plus de disposition à faliver, les pustules étoient beaucoup plus petites & plus animées, de forte qu'il étoit très-difficile de les distinguer à la premiere vûe, d'une éréfipele, ou de la rougeole. Long-tems après la chute des boutons, restoit une gale opiniâtre, qui laissoit à la peau d'horribles cicatrices. Et une autre particularité importante, que Sydenham n'avoit jamais observée; c'est que si l'on faisoit observer à ces malades un régime trop chaud, il survenoit une dyffenterie, par laquelle la nature sçavoit ménager une issuë de la petite Verole.

En 1674. & 1675. ce mal qui s'étoit beaucoup calmé les années

précédentes, reparut avec plus de fureur que jamais. Les grains étoient noirs comme la suie, & d'une odeur si fétide, que le zélé Praticien que je suis pas à pas, pouvoit à peine en approcher. Ils disparoissoient plus tard que dans nulle autre espece: & ce qu'il y a de singulier, c'est que plus les pustules mettoient de tems à meurir, plus le mal avoit de malignité, & *vice versa*, au lieu qu'ordinairement rien ne dénote mieux le mauvais caractère de la petite Verole qu'une éruption, & une maturation brusques. Le venin dans ce genre sembloit donc être, suivant l'explication de Sydenham, d'une nature très-grossiere, très-difficile à digérer, & très-putride.

Dans les confluentes dont il s'agit, on mouroit même après le vingtième jour, & si on avoit le bonheur d'échapper, ce qui étoit rare, non seulement les jambes en-
floient,

floient, comme on l'observe pour l'ordinaire dans ce genre, mais même les cuisses, les bras, les épaules, & les autres parties; & ces tumeurs étoient anonçées par une douleur de rhumatisme insupportable, ensuite il leur arrivoit souvent de tomber en supuration, & de se terminer par des apostumes, & de grands sinus dans les parties musculuses, de sorte que le malade étoit en danger plusieurs jours, après que la petite Verole avoit disparu.

Mr. Helvétius décrit quatre especes de confluentes malignes, dont la fièvre accompagne tout le cours, sans jamais cesser.

La premiere espece se connoît ce par le caractere des grains qui ce sont clairs, transparens, & pleins ce d'une sérosité très-limpide, ce ce qui la fait nommer petite Verole ce cristalline; elle est assez difficile ce à distinguer dans les premiers ce

» jours , parce que les grains ne
» font pas encore assez élevés. Voi-
» ci cependant les symptômes qui
» l'ont devancée dans les malades ,
» que ce célèbre Medecin a traités.
» Une fièvre assez vive , un dé-
» voiemment fereux très-confidera-
» ble , des maux de tête , une très-
» grande alteration , la peau d'un
» blanc pâle , & toutes les parties
» légèrement bouffies.

» Quand l'éruption commence ,
» les boutons paroissent d'un rouge
» plus pâle ; ils s'élevent plus vite
» & plus haut , ils deviennent plus
» gros que dans les autres especes.
» Le cercle qui est à la baze de cha-
» que bouton , conserve toujours
» une couleur plus pâle , la pelli-
» cule qui renferme l'humeur , est
» très-mince. Plusieurs grains se
» joignent souvent ensemble , &
» forment une grande vessie rem-
» plie de sérosités. Lorsqu'on la per-
» ce, & qu'on en fait sortir l'humeur

serieuse, la peau qui est dessous paroît pâle, ainsi que le cercle des boutons. Toutes les parties en general se gonflent extraordinaire-ment, & leur enflure participe de l'œdeme. Enfin la fièvre maligne qui survient quelquefois, se manifeste, ou par les accidens qui lui sont propres, ou par une érési-pele miliaire, pareille à celle que nous avons remarquée dans les petites Veroles discrettes malignes. «

Les accidens de la seconde espece de confluente maligne, suivant le même Auteur, sont les mêmes, avant l'éruption, que dans la premiere espece de discrete maligne; mais la fièvre est plus vive, quoiqu'accompagnée de symptômes moins effrayans. Les plus considerables, qui ne peuvent être découverts que par un Medecin attentif, sont la rougeur des yeux, le

battement des carolides, & la roideur des tendons.

» L'éruption totale s'y fait sou-
» vent en fort peu de tems; la figu-
» re des boutons y est plus irrégu-
» liere, que dans toutes les autres
» especes. D'ailleurs ils sont sou-
» vent applatis dans le milieu, &
» ont leur cercle d'un rouge foncé;
» ils ne grossissent que mediocre-
» ment, sur-tout au visage, qui se
» gonfle & bouffit, dès le premier
» jour de l'éruption. Tout l'épi-
» derme de cette derniere partie
» s'éleve, & paroît ne former qu'un
» seul grain, plat, & d'une surfa-
» ce très-unie. Les intervalles que
» les boutons laissent entr'eux, sont
» marqués de taches érépilateu-
» ses, & souvent pourpreuses. Tan-
» tôt il ne se fait aucune transpira-
» tion sensible, & la peau paroît
» très-aride & ardente. Tantôt les
» sueurs sont abondantes, quoique

la peau reste toujours brûlante, & d'une chaleur âpre & seche. Les urines ne sortent ordinairement qu'en petite quantité, & sont d'un jaune fort coloré. Le pouls est ou dur, & petit, ou fort gros, & fort élevé: les yeux sont quelquefois rouges, étincelans, & incapables de souffrir la lumiere. Quelquefois ils sont mornes & sans vivacité, & pour lors la prunelle est plus dilatée, qu'elle ne le paroît ordinairement. Les malades souffrent des maux de tête violens, & sur-tout lorsqu'il n'y a ni assoupissement, ni rêveries. Le deffaut de flexibilité dans les tendons, les mouvemens convulsifs, & le délire sont plus frequens, & plus considerables que dans les autres petites Veroles.

La troisiéme espece confluente maligne, dont parle le même excellent Observateur, est précédée des mêmes accidens que les autres

especes où il entre de la malignité ;
» mais par l'éruption qui commen-
» ce souvent dès le deuxième jour ,
» on découvre bien - tôt combien
» elle en est differente. Les grains y
» sont de couleur noire , & ne sont
» pas fort élevés. Lorsqu'on les ou-
» vre , il en sort un sang fort noir ,
» très-livide , & le fond en paroît
» gangrené. Les malades urinent
» ordinairement du sang , plusieurs
» en rendent par le fondement ,
» quelques-uns par les narines , &
» d'autres par la bouche , soit en
» crachant , soit en toussant , soit
» en vomissant. On en voit même
» à qui le sang sort par les yeux.
» Les intervalles qui séparent les
» boutons , sont d'un noir obscure ;
» la fièvre est assez vive , & les re-
» doublemens en sont violens. Cet-
» te espece me paroît avoir beau-
» coup de rapport avec les con-
» fluentes anomales de Syden-
» ham.

Une dernière & quatrième es-
pece de confluente maligne, obser-
vée encore par Mr. Helvetius, est
celle où l'on voit des placards sur
la peau, & principalement sur le
visage. » Ils sont formés par plu-
sieurs grains qui se rassemblent «
en certains endroits, & qui sont «
néanmoins séparés entr'eux, «
quoique forts proches les uns des «
autres. Entre ces placards, on dé- «
couvre des intervalles qui ne sont «
chargés d'aucuns grains. Du res- «
te tous les accidens sont les mê- «
mes, & ce n'est que la différente «
disposition des boutons qui a en- «
gagé Mr. Helvetius à distinguer «
cette espece, des précédentes. «

*Cure générale des petites Veroles
malignes.*

Il faut convenir que ce n'a pas
été sans fondement que ce sçavant
Medecin a multiplié les especes de

petites Veroles au de-là des divisions ordinaires. Mais si l'on veut réfléchir mûrement sur un fait indubitable, qui est que le sang qui se rarefie à certain degré de chaleur, s'épaissit à tel autre, se dissout, se fond, se putrefie à d'autres degrés plus considérables, il me semble que ce seul principe donne en quelque sorte la clef de toutes ces maladies, & qu'il est facile de déduire l'origine de toutes ces especes, qui sont en effet plus de l'art que de la nature. Le sang plus ou moins rarefié, ou épaissi, sans être fort enflammé, ne fera naître que le genre discret, ou confluent ordinaire. La fièvre se fait-elle sentir dès le commencement du mal, on sera couvert d'une multitude prodigieuse de boutons ignés & caustiques, si on ne résiste au progrès de l'inflammation. Si cette même ardeur augmente jusqu'au point de faire tomber le sang en dissolution,

& de le fondre plus ou moins, on aura la petite Verole, appelée *cristalline*. Que l'agitation soit encore plus énorme, on aura de petites Veroles noires, & même les boutons seront remplis d'une sanie Jehoreuse rougeâtre d'une odeur insupportable; signe certain de putrefaction & de gangrene.

Telle est donc la source de toutes les sortes de petites Veroles; leurs diverses malignités ne sont que des termes vains & fabuleux, enfans & conservateurs de l'ignorance, en ce qu'ils n'expriment aucune idée claire, comme Mr. Boerhaave l'insinue, Aph. 950. L'infection plus ou moins grande, & l'inflammation plus ou moins vive, suffisent pour faire comprendre non seulement toutes les especes de petites Veroles qu'elles produisent, mais ce nombre infini de symptômes qui les accompagnent, ainsi que toutes les maladies aiguës.

Ce même principe suffit aussi pour nous conduire dans l'art de guérir ce genre de mal en quelques especes qu'on le divise. Car plus la fièvre est violente, plus on est sûr que la petite Verole sera dangereuse. On doit donc tout mettre en œuvre au commencement, pour arrêter la rapidité de ses progrès, & par conséquent régler la quantité de saignées sur le caractère du sang qui paroît plus ou moins propre à se rarefier. Vomitifs, purgatifs, lavemens, esprits acides minéraux, comme celui de Vitriol, dont le sage Sydenham s'est servi avec tant de succès: Tout doit être fortement opposé à la prétendue malignité de la fièvre. En un mot, tout le but est de faire en sorte, en quelque tems qu'on soit appelé, qu'il ne se fasse qu'une très-petite supuration, loin de la tête, & avec beaucoup de lenteur.

Si donc l'inflammation paroît

véhémente, comme on l'observe sur-tout après l'éruption, il faut avoir recours dans cette seconde période; 1°. A des alimens très-legers, & qui résistent à la putréfaction; 2°. A une boisson délayante, douce, aigrelette; 3°. A des médicamens antyfyques, aperitifs, délayans, pris sans cesse en grande quantité. 4°. Aux bains des pieds pris deux fois par jour, à leurs fomentations continuelles, à l'application d'épipastiques à la plante des pieds, & sous les jarêts; 5°. A un régime un peu froid, principalement à un air pur, & frais, pourvû qu'en même tems on ait les parties inferieures à l'abri du froid. 6°. A divers Opiats qu'ond prend, comme je l'ai dit, si le mal est d'une trop grande impétuosité.

Il faut changer de méthode pendant la supuration; car tout le but d'un bon Medecin, doit être de chasser le pus du dedans au dehors;

ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tièdes, renouvelées sans relâche, en lavant, & en gargarifant sans cesse la bouche & le gozier, en bûvant abondamment des liquides chauds, cordiaques, détergens, aperitifs, antiseptiques, en prenant tous les jours des clisteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, gardés long-tems, en faisant usage de boiillons de viande assaisonnés de sel & d'acide, en bûvant quelquefois un peu de vin pur, si le peu de fièvre le permet, & en prenant en même tems de l'Opium pour résister aux énormes fureurs du mal.

Ceci soit dit en général d'après Mr. Boerhaave, sur la Cure de toutes les petites Veroles. Mais ceux qui voudroient une Cure particulière convenable à chaque espece de ce mal, peuvent lire l'Ouvrage de Mr. Helvetius, que je n'ai point

entrepris de copier, & ce qui se trouve dans Sydenham sur l'excellence de l'esprit de Vitriol dans toutes les petites Veroles malignes. Rien en effet n'est plus propre à dissiper la putréfaction, & la chaleur, que ces esprits acides que l'art chymique sçait tirer des Minéraux. il paroît que ce célèbre Medecin d'Angleterre attendoit le cinquième ou le sixième jour de la maladie, pour faire user de ce remede; pour moi je m'en suis toujours servi avec succès dès le commencement des petites Veroles, comme des fièvres malignes, & je n'en ai jamais vû aucun inconvenient. On en verse dans de la ptisanne commune, jusqu'à lui donner une agréable acidité.

C O N C L U S I O N.

Avant que de finir, qu'il me soit permis de faire une petite récapitu-

tulation de tout ce qui a été dit.

La petite Verole dépend, comme toutes les autres maladies épidémiques, d'une variété inexplicable d'exhalaisons terrestres, dont on ne connoît point la nature, & qui par leur mélange, ou leur irritation nuisent à notre machine, & non du changement notable de ses qualités sensibles, comme l'observation nous l'apprend. Cependant, & c'est ce qui surprend, il est rare qu'on ait la petite Verole, si ce n'est par la contagion que communiquent ceux qui en ont été attequés auparavant.

On peut également déduire de ce qui a précédé le diagnostic & le prognostic général de toutes les especes de la petite Verole.

Moins l'état de contagion est violent, moins celui de l'inflammation est de conséquence.

Plus les pustules sont lentes à sortir, moins le mal est à craindre.

Moins on en a , plus elles sont séparées , grandes , éloignées du visage , blanches & ensuite jaunes , & plus elles sont paresseuses à mourir , meilleures elles sont.

Plus il y en a , plus elles sont confonduës ; plus elles sont petites chacune , plus elles sont profondément incrustées au visage ; plus elles sont brunes , noires , & rapides dans leurs progrès , plus elles sont mauvaises.

Plus la matiere des pustules est semblable à l'ichorosité dangereuse , plus elle est d'un mauvais présage.

Plus l'espace qui est entre les pustules est rouge , chaud , tendu , enflé vers le tems de la supuration , plus on a d'esperance , à cause de la circulation qui continue de se faire en cet endroit.

Plus ce même espace devient pâle ou brun , plus on doit craindre , cela annonce une squinancie ,

ou une peripneumonie , qui ne manquent pas d'arriver , à moins qu'il ne survienne une salivation liquide , ou une tumeur prodigieuse aux pieds & aux mains , & la raison de cela est bien claire. C'est que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit , sont conséquemment plus fortement repoussées aux parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les espaces qui sont entre les pustules , c'est une marque de gangrene.

Les symptômes les plus tristes , sont ceux que la violence de la fièvre produit , comme l'inflammation des yeux , le battement des carotides , la sécheresse brûlante de la trop prompte sortie des boutons , le défaut de flexibilité dans les tendons , leurs mouvemens convulsifs , les sueurs trop abondantes , l'enfoncement des boutons , l'inflammation érépélateuse de leurs interstices ,

interstices , la petite quantité , la consistance épaisse & trouble des urines , leur abondance , & leur crudité , les larmes involontaires , la prodigieuse quantité des pustules , qui ne forment qu'un seul grain sur le visage , le ptialisme épais ou gluant dès les premiers jours de l'éruption , ou supprimé , l'humeur des boutons trop claire & trop fonduë , la noirceur des boutons , les dévoyemens fereux & verdâtres , l'applatissement ou le reflux inopiné des boutons , le gonflement prodigieux du visage & de la tête , l'engagement des vaisseaux lymphatiques du cerveau.

Au contraire les symptômes favorables dans les petites Veroles malignes , sont la diminution de la fièvre & des autres symptômes , l'éruption graduée , la blancheur & la consistance de l'humeur des pustules , la mollesse de la peau , la transpiration douce , la moiteur , des

urines colorées & abondantes , le dégagement de la tête , nul embarras ni dans la poitrine , ni dans le bas-ventre , &c.

Enfin , les signes de l'engagement du cerveau fait ou prêt à se faire , qui est ce qu'il y a de plus à craindre dans tout le cours de la petite Verole ; sont l'affoupissement , les tintemens d'oreilles , le délire , les inquiétudes , le gonflement du ventre , la féchereffe de la langue , la petite quantité d'urines chargées , & le peu d'élevation de pustules.

Je finis par une réflexion de Mr. Hecquet , sur cette prétenduë fièvre secondaire de Sydenham. Ce n'est point une nouvelle maladie , mais une continuation de mal ; c'est un surcroît de production de fièvre , mais toujours de la même fièvre qui a commencé le mal. Elle prend , il est vrai , de nouvelles forces dans le tems d'une supura-

tion très-abondante & putride ;
mais il n'y faut pas d'autres reme-
des que ceux qui sont les plus pro-
pres à rabattre l'ardeur du sang, &
à mettre le calme dans les esprits.
Ainsi les purgatifs recommandés
avec soin par Sydenham, & avec
tant d'esprit par M. Freind, n'en
sont pas moins invincibles en gé-
néral, & on peut croire là-dessus le
sincere & sensé Allen, dont le bon
Ouvrage en a enfanté de si mauvais
en notre langue.

Fin du Traité de la petite Verole.

 A P P R O B A T I O N .

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Traité de la petite Verole, avec la maniere de guerir cette maladie.* Cet Ouvrage est une suite des Oeuvres de Monsieur Herman Boerhaave, traduites par Monsieur de la Métrie, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 4 Février 1740.

C A S A M A J O R .

P R I V I L E G E D U R O I .

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé le Sieur DE LA METRIE, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *les Oeuvres du Sieur Boeraave, traduites par ledit Sieur de la Métrie*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdites Oeuvres ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledites Oeuvres ci-dessus exposées, en

tout ou en partie , ni d'en faire aucuns extraits , sous quel-
 que prétexte que ce soit , d'augmentation , correction ,
 changement de titre , ou autrement , sans la permission
 expresse & par écrit dudit Sr. Exposant , ou de ceux qui
 auront droit de lui , à peine de confiscation des Exem-
 plaires contrefaits , de trois mille livres d'amende con-
 tre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un
 tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers aud. Sr. Exposant,
 & de tous dépens , dommages & interêts ; à la charge
 que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le
 Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires
 de Paris , dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'im-
 pression desdites Oeuvres sera faite dans notre Royaume ,
 & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en
 tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à
 celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer
 en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de
 copie à l'impression desdites Ouvres , seront remis dans
 le même état où les Approbations y auront été données ,
 ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Da-
 guesseau , Chancelier de France , Commandeur de nos
 Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires
 dans notre Bibliotheque publique , un dans celle de no-
 tre Château du Louvre , & un dans celle de notredit
 très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguessau , Chan-
 lier de France , Commandeur de nos Ordres , le tout à
 peine de nullité desdites Présentes ; du contenu desquelles
 vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Ex-
 posant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement ,
 sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
 chement. Voulons que la Copie desdites Présentes , qui
 sera imprimée tout au long au commencement ou à la
 fin desdites Ouvres , soit tenuë pour dûëment signifiée ,
 & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés &
 féaux Conseillers-Secretaires , foi soit ajoûtée comme à
 l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou
 Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes re-
 quis & nécessaires , sans demander autre permission , &
 nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande , &
 Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE'
 à Paris le seizième jour de Juillet , l'an de grâce mil
 sept cens trente-huit , & de notre Regne le vingt-troisié-
 me. Par le Roi en son Conseil.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 69. fol. 60. conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir huit Exemplaires prescrits par l'Article 180. du même Règlement. A Paris le 17 Juillet 1738.

LANGLOIS, Syndic.

Messieurs Huart & Briasson ont droit de jouir du présent Privilege pour les *Aphorismes & la Matière Médicale* de Monsieur Boerhaave, suivant nos conventions. A Paris ce 17 Septembre 1738.

METRIE.

Registré, sur le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 90. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 18 Septembre 1738.

LANGLOIS, Syndic.

J'ai cédé le présent Privilege à Messieurs Huart & Briasson, suivant nos conventions. A Paris ce 22 Décembre 1738.

METRIE.

